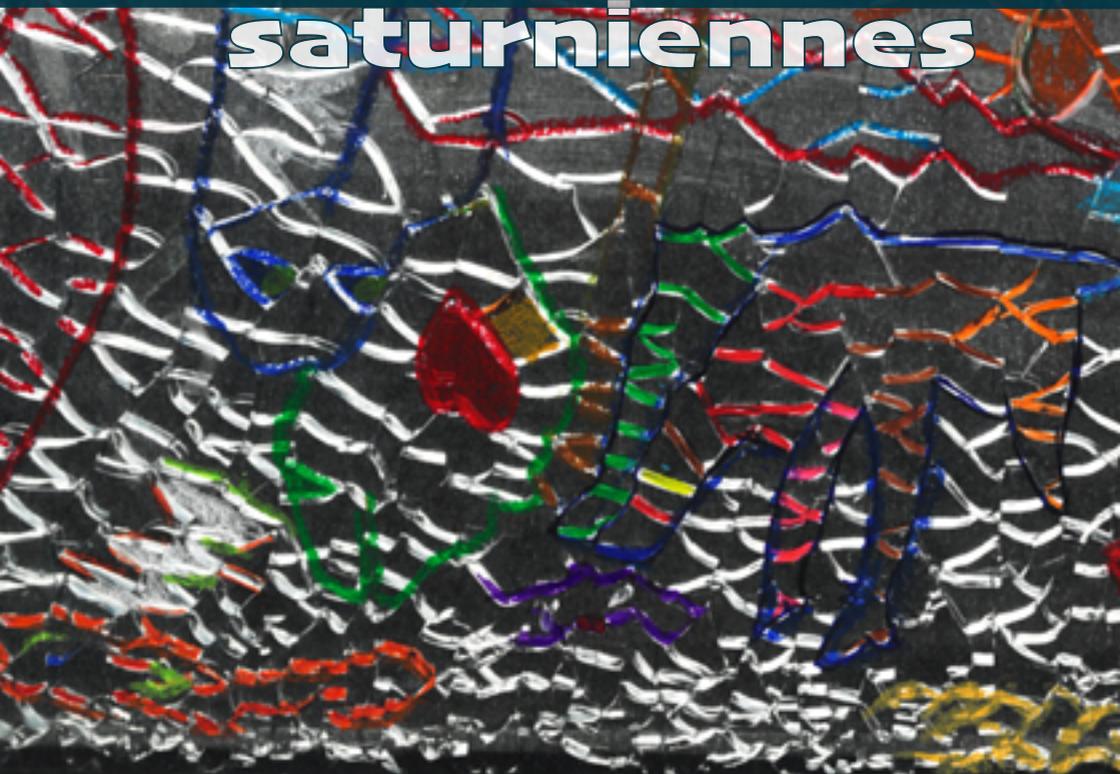


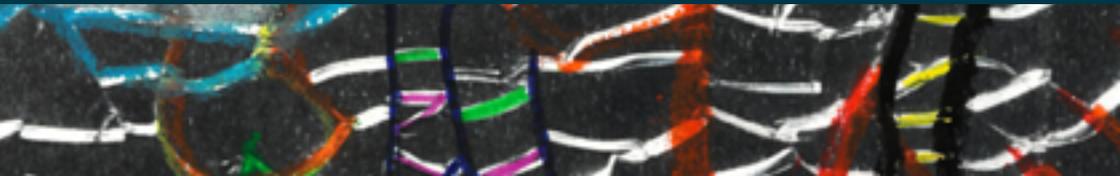


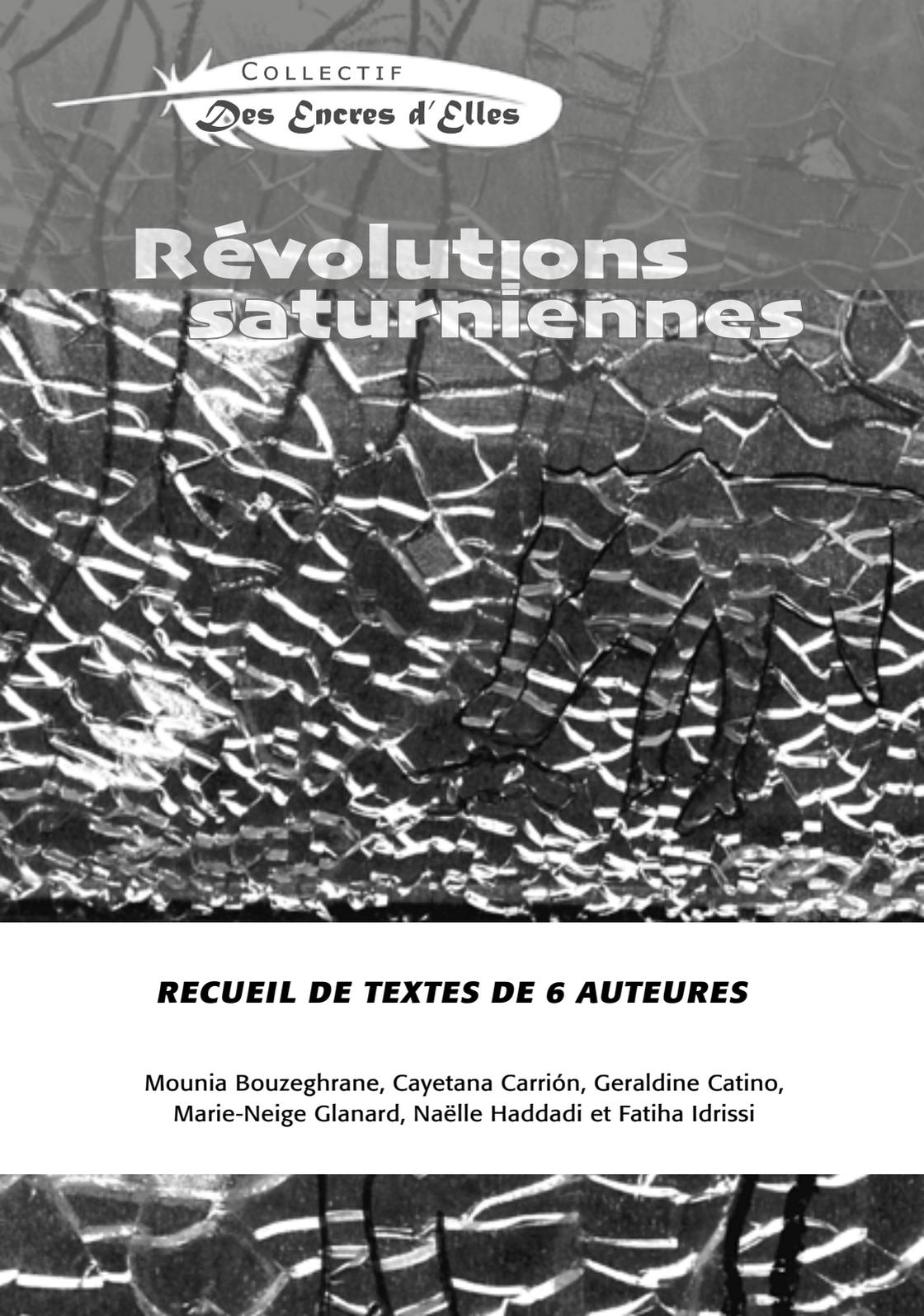
Révolutions saturniennes



RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEURES

Mounia Bouzegrane, Cayetana Carrión, Geraldine Catino,
Marie-Neige Glanard, Naëlle Haddadi et Fatiha Idrissi





COLLECTIF

Des Encres d'Elles

Révolutions saturniennes

RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEURES

Mounia Bouzegrane, Cayetana Carrión, Geraldine Catino,
Marie-Neige Glanard, Naëlle Haddadi et Fatiha Idrissi

Du même collectif d'écrits

émOTions, 2018

Les compilations sont téléchargeables gratuitement
sur www.collectifsdecrits.org

Droits d'utilisation :

Révolutions saturniennes du Collectif Des Encres d'Elles est réalisé
par l'asbl Entr'âges et produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations sont mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrits,

contactez-nous via :

www.collectifsdecrits.org

Quelques mots sur Entr'âges et sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Révolutions saturniennes* a été réalisée par le Collectif Des Encre d'Elles, à l'initiative de l'asbl Entr'âges en partenariat avec ScriptaLinea, selon les principes et la méthodologie des collectifs d'écrits, mis en place par ScriptaLinea – en français 'Collectifs d'écrits' aisbl.

Entr'âges a pour mission de favoriser les liens entre les personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité. L'association s'adresse à toute personne, avec une attention particulière aux personnes fragilisées socialement et aux porteurs de projet et ce, en vue de soutenir leur pouvoir d'agir.

À travers sa mission, l'association répond à plusieurs enjeux tels que l'égalité et la justice sociale, la mobilisation et la participation citoyenne, l'inclusion sociale, le décloisonnement des générations, la déstigmatisation et la non-discrimination fondée sur l'âge.

En vue de réaliser sa mission, l'association informe, forme et sensibilise aux questions autour de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons. Elle anime des projets de terrain qui visent à promouvoir le lien entre des personnes d'âges différents. Elle offre un accompagnement et un soutien méthodologiques aux professionnel·le·s et porteurs de projets.

Entr'âges organise également des campagnes et des événements de promotion d'activités intergénérationnelles et est engagée dans un travail de représentation et de plaidoyer auprès des institutions et instances politiques.

Enfin, elle développe la production de publications et d'outils et gère un centre de documentation en gérontologie sociale et en intergénération unique en Belgique francophone.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui souhaitent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture – quel qu'en soit le niveau – et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif

d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Cayetana Carrión

Chargée de projets à l'ASBL Entr'âges

ENTR'AGES

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'ASBL ScriptaLinea

– en français 'Collectifs d'écrits'

ScriptaLinea
ASBL

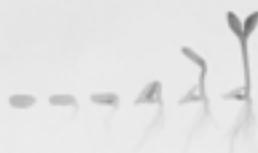
Présentation du Collectif Des Encre d'Elles

Le Collectif Des Encre d'Elles est né un beau jour de février 2018 dans *le cœur de neuf femmes aussi différentes en âges, en vies, et en univers que les arbres d'une forêt*. Tels des ruisseaux, elles ont puisé l'encre de leur écriture aux sources de leur motivation, de leur engagement et de leur énergie.

Le deuxième parcours du collectif s'est poursuivi sur ce socle, relayé par six nouvelles sources animées du même désir d'écriture et d'engagement.

L'encre des six plumes a alimenté les ramifications de l'écriture où chaque feuille porte un mot et où chaque arbre est une histoire en soi. Grands ou petits, poétiques ou en prose mais toujours majestueux, les textes de leur recueil racontent le changement tels les arbres d'une forêt. Ils sont le témoignage de leur sensibilité, de leurs observations et de leur lecture du monde quel que soit leur âge, quelles que soient leurs origines. Et comme les arbres, elles ne fléchissent pas au vent des changements imposés. Elles se laissent inspirer par la sagesse de leur écorce, par la singularité de leurs essences et par les métamorphoses vécues au gré du passage du temps et des saisons.

Leur synergie est venue enrichir leur forêt originare en alimentant leurs ruisseaux.



Pour s'y retrouver...

BOÎTE À TITRES

êtres en métamorphose / transformation

Change-moi, Change-toi

Métamorphoses Modification

~~vibrations~~

Anamorphose
ment

Remousments

chang^{ement}

Entropie

~~Chambardements~~

ps

• Variations, ter

Oscillations

• Invasions

divisions

ondes et Matière

ondulations

Transformation

/ mutation

Ricochets

Chaque jour, le ciel nous offre une vue différente du monde, et la nature nous confectionne des toiles dont les tons et les personnages varient selon les saisons. Nous changeons d'humeur et de sensations au gré du temps et des évènements. Nous changeons d'expression, d'apparence, d'activité, de logement, de conjoint, de métier, de pays... Bref, le changement est partout. Du Big Bang à la transformation de la matière, en passant par les civilisations humaines, il est l'essence même de notre univers.

Mais que signifie changer ? Pour qui ? Pourquoi ? Et comment ?

Au fil de ses rencontres et de ses écrits, le Collectif Des Encres d'Elles a abordé la question du changement à son échelle, c'est-à-dire celle qui prend pour point de départ l'individu. En tant que sujets et actrices d'expériences significatives, chaque participante a posé son regard propre sur des aspects de notre réalité changeante qui ont attisé sa curiosité et éveillé sa sensibilité. « Textes à ricochets » dira-t-on ! Car de chaque jet d'encre ont rebondi des mots qui ont percuté ou interpellé les autres écrivantes, suscitant des questionnements et ouvrant des perspectives nouvelles dans la démarche créative. Ainsi s'est révélée toute la magie de l'« écrire ensemble ».

Autant de regards singuliers sur notre façon de vivre le monde raconté sous le prisme social, culturel ou politique. Le changement, qu'il soit voulu ou imposé, accepté ou rejeté, implique notre vie de couple et de famille et questionne notre rapport à l'autre, qu'il soit d'un genre, d'un âge différent, ou d'une culture différente. Il déstabilise les équilibres fondés sur des rapports de force pour les redéfinir ensuite. Il s'inscrit dans la façon dont nous percevons et vivons nos corps en changement constant, ainsi que notre vieillesse. Il nous permet, à partir des oscillations actuelles, d'imaginer notre devenir et de nous

positionner... C'est ainsi que les écrivantes ont perçu, imaginé, saisi et décrit « le changement » à travers des plumes mobilisées entre des doigts de femmes inspirées et déterminées.

« On ne naît pas femme, on le devient », écrivait Simone de Beauvoir. Aujourd'hui, nous pourrions étendre cette affirmation aux hommes et finalement à tout être vivant et à toute chose qui naît et se développe pour atteindre une maturité, une affirmation de soi, voire une identité. Le changement implique un processus qui s'inscrit dans nos corps, hommes ou femmes, et qui témoigne du temps qui passe et de la non-pérennité des individus. Une prise de conscience du cycle de la vie et de l'acceptation de celle-ci.

Par ailleurs, nous évoluons au sein de sociétés qui imposent des normes et des modèles, qui tracent des voies et des sentiers jalonnés d'injonctions que nous nous efforçons de respecter, sous peine de stigmatisation ou d'exclusion, que nous transmettons plus tard à notre progéniture. « Tu dois changer ! » : combien de fois l'a-t-on entendu ou prononcé ? Pourtant, certain-e-s choisissent d'ignorer les changements imposés et les manipulations subtiles et adoptent leur propre mode de vie en traçant pas à pas une trajectoire de « déviant » ou de « précurseur ».

« Changer », c'est vite dit, mais cela ne se fait pas en un claquement de doigts ! Le changement, aussi petit soit-il, requiert d'être viable et fiable, sous peine de ne pas se réaliser du tout, de tourner court ou de friser l'utopie. Ainsi, le changement, selon son objet et ses conséquences sur notre trajectoire, prend différentes appellations : il est un « passage en force » quand on le subit, une « libération » quand on l'appelle de ses vœux.

Finalement, nous désirons les changements doux et agréables qui insufflent joie et espoir et qui sont induits par des événements heureux comme le fait de tomber amoureux·ses, la naissance d'un enfant, ou les liens d'amitié. Mais d'autres changements, comme la

maladie ou les ruptures, sont plus douloureux car ils nous imposent certains renoncements.

Enfin arrive le changement ultime, celui qui nous impose la Séparation sous toutes ses formes, et qui annonce la fin d'un cycle de vie avec ses rebondissements et ses transformations.



La pendule

Geraldine Catino

Elle aimerait changer l'heure à la pendule de sa vie,
elle aimerait simplement changer de vie,
tourner la page, ne pas naître, ne pas être...

Alors, elle se raconte une histoire
et se parle comme on parle à une voix que l'on n'entend pas...
« Mon âme, prends-moi le bras, ne me lâche pas la main,
et si je marche à petits pas, sois patiente, conduis-moi lentement, ne
te presse pas, ne me presse pas,
il nous reste encore du temps, écoute le murmure des souvenirs.
Te souviens-tu de ce visage qui marchait à mes côtés, sur le chemin
du passé ?
Nous avons partagé tant de choses, parfois amis, souvent ennemis. »

Elle n'a pas changé l'heure,
elle n'a pas changé de vie,
elle n'a pas tourné la page,
elle ne referme pas le livre,
elle le parcourt,
s'arrêtant sur un mot,
sur un nom, un visage,
sur une impression de bonheur,
sur un éclat de rire,
sur une allée calme et ensoleillée
sur une dalle froide.

Elle ne regrette rien.

Aujourd'hui, face à ce miroir qui ride son visage, qui blanchit ses cheveux, je vois la petite fille qu'elle était avant que la vie ne lui vole son enfance, j'aimerais le briser pour effacer son âge.

Mais elle n'est plus là depuis longtemps, c'est son âme qui m'accompagne dans un passé sans souvenir,

Alors, j'ai changé les heures à la pendule de ma vie,
j'ai arrêté le temps dans mon esprit,
je rentre tout doucement dans ma folie.

Et parfois, le soir, une ombre vient s'asseoir
au pied de mon lit.

Elle me ressemble comme une sœur ;
c'est ma vie, c'est la sienne.

En fermant les yeux, je lui souris,
son âme n'oublie pas de dormir à mes côtés.



Le cap

Naëlle Haddadi

Nous traversons tous des phases différentes dans notre vie. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, elles peuvent être parfois insurmontables. Au final, quelle importance, car elles sont là. Sans elles, la vie n'aurait pas de sens. Elles apportent à la fois des difficultés et du bonheur, elles nous apaisent et nous font peur, elles apportent de la stabilité lorsqu'elles sont recherchées et de la résistance lorsqu'elles ne sont pas acceptées.

La réforme intérieure et extérieure de soi-même contre les habitudes, tocs, manies, etc., entraîne un énorme travail sur soi. Il faut être armée et ne pas lâcher son bouclier, se lever, mettre son armure et partir au combat contre soi-même et contre tous les parasites qui nous empêchent de vivre.

J'aime cette transformation, cette période de fluctuation avec moi-même. Certaines phases m'inquiètent et me figent et d'autres me permettent d'avancer.

Adolescence : je n'aime pas ce mot. Je le déteste et il me fatigue. S'ensuivent dans cette phase, bien évidemment, la mutation, la transformation, la métamorphose. Cette suite de mots me sclérose dans mon intérieur. Malgré tout, l'adolescence tombe bien, au bon moment de mon changement avec moi-même, trop dur, trop pesant. Je ne sais pas si je vais y arriver. Nous savons à quel point cette transformation est bouleversante, mais nous oublions la traversée de ce cap en tant que parents. Cette période est la pire pour ces petits êtres qui deviennent limite des Martiens pour les parents qui doivent apprendre à s'adapter car ils ont un langage qu'on ne peut

pas comprendre, des changements d'humeur, des pics d'hormones, de croissance, de stress, de rébellion et j'en passe.

Je deviens une autre personne, ni enfant ni adulte. Mais qui suis-je au final ? Mon corps change, mon âge reste le même. Impossible de combattre cette phase. J'aimerais que le temps reste figé à mon enfance. Je ne contrôle plus rien, ni mes émotions, ni mes sentiments. Tout est nouveau. Cette transition est un cap, mais quel vent suivre ?

Perdus, ils avancent comme tous ces mutants. Comment faire sa place dans cette renaissance inconnue ? Accepter et passer le cap, pas d'autre choix. Ils doivent continuer à se construire, sans oublier qu'un bon environnement est vital pour eux. Enfin, peut-être qu'après toutes ces fluctuations, une meilleure période nous attend.

Mon espoir s'éloigne. Je lâche prise, je sens que mon armure commence à perdre de sa solidité. Je redeviens l'être avec ses racines bien ancrées au sol, celui qui empêche ma transformation vers quelque chose de beau et de meilleur. J'aimerais me débarrasser de ces mauvaises herbes de mon quotidien afin de faire renaître une nouvelle racine, que quelqu'un prenne soin d'elle, qu'il la chouchoute pour en sortir les meilleurs fruits.

Mais avant d'arriver à ce résultat, il faut commencer le travail. Je creuse mais je n'y arrive pas, ma force et ma lumière m'abandonnent petit à petit. Je rêve d'une nouvelle terre saine pour que cette racine le soit également et tout le reste suivra.

Malgré cet engouement de positivité, j'ai l'impression de m'enfoncer dans un tunnel sans fin en sachant bien qu'il n'y a que moi qui peux décider de sortir de ce trou noir. Car au final, le bien-être ne dépend que de chacun de nous et la lumière qui se trouve derrière est magnifique.

Je sens que ce qui m'empêche d'avancer, c'est cette douleur abdominale qui m'envahit tous les jours. Je ne la comprends pas. Que veut-elle me dire ? Le désordre dans ma tête m'envahit. J'ai l'impression que mon corps se bat contre lui-même. On ne m'avait pas expliqué à quel point tout ce mouvement dans mon corps allait me faire souffrir, redécouvrir une nouvelle sensibilité mensuelle. La revivre à chaque fois est une souffrance pour moi. Voir que ma racine qui était saine et stable se détériore, je ne sais pas comment l'entretenir. Tous ces revirements me perturbent, je pensais que mon bouclier me protégerait, mais je sens ses failles qui commencent à percer. J'ai l'impression de sombrer dans un gouffre. Petit à petit, j'essaie de me reconstruire en expulsant tout ce qui pourrait me nuire, mais c'est difficile.

Le temps est mon sauveur. J'ai compris qu'il fallait des saisons pour enfin gérer tout cela. J'arrive à ressentir et à mieux comprendre ce qui se passe. Le printemps est enfin arrivé. Il en a fallu des années, mais ça en valait bien la peine car la suite est belle. La lumière s'est enfin rallumée.

La nature humaine est extraordinaire. Je sens que ma racine se remet en place, qu'elle est bien ancrée dans le sol, ça pousse, ça se stabilise naturellement, les bonnes graines sont plantées et elles bourgeonnent. Il en a fallu des saisons afin que je fleurisse. Mais quelle fleur magnifique suis-je devenue. Il n'y a qu'un maître-mot pour tout cela qui est beau. Il se nomme LA PATIENCE. C'est la clé de la délivrance et celle du bien-être, car tout ce qui mûrit lentement est meilleur.



Âge digital

Marie-Neige Glanard

Aujourd'hui, Sophie fête son demi-siècle de vie. Une simple année en plus, mais qui la fait basculer dans un cycle de temps révolu, la propulsant dans l'ère digitale. La révolution numérique est passée par là, s'étendant à la plupart des secteurs de l'existence, du privé au public.

À ce titre, Sophie doit se rendre au compteur digital de la ville, situé à la borne du Nuage prioritaire Z, sous peine d'être cataloguée comme numériquement absente. Ce Nuage porte la dernière lettre de l'alphabet afin de déclencher le compte à rebours du temps virtuel, allant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

En une fraction de seconde, ce spécimen du genre humain se connectera au ciel numérique de son secteur, muni de son code-barre flambant neuf. Ce faisant, elle accèdera à sa première unité d'âge digital, délivrée par l'hologramme de service scannant son QR. Le formulaire à signer numériquement s'intitule « Homo digitalis » qui dédouble « Homo sapiens ». Sa signature est une combinaison de cinq chiffres qu'elle reçoit sur un implant dans sa main, relié à une bague tactile prenant la longueur d'un index, indispensable pour se mouvoir en ces lieux dématérialisés.

Passer le cap des 50 ans n'était une sinécure pour personne, sauf exception à la règle arithmétique. Subrepticement, les premiers signes mesurables de dégradation physiologique apparaissaient. Sur les réseaux sociaux, les moteurs de recherche avaient observé de plus en plus de consultations médicales émanant des internautes d'âge mûr et leurs tendances à l'auto-diagnostic. Des chercheurs en santé bionique, sensibilisés à la question, avaient fini par exploiter la demande et défier Chronos. Pionniers en matière de transhumanisme, ils expérimentaient un tout nouveau programme

appelé « Stop vieillesse », afin de contrer l'horloge biologique. Avec son œil multi-focal, greffé au cœur même de l'organisme humain et de la taille d'un grain de café, ce programme veillait à renforcer les mécanismes de défense des organes face aux virus. À la moindre anomalie observée dans l'organisme, il déclenchait une alerte interne activant un check-up automatisé de cinq minutes, délivrant un rapport sur la bague tactile.

Pour bénéficier de cette application, il fallait s'être enregistré sur le compteur digital de la ville et avoir signé le formulaire des cinquantenaires affranchis. L'année suivante, sur demande et moyennant le substantiel prix, on recevait ipso facto les mots de passe correspondant à chaque organe, destinés à les guérir respectivement en cas de dérèglement de la machine humaine. Cela avait été rendu possible grâce à l'intelligence artificielle, par une visualisation préalable, à distance, des organes en bon état de fonctionnement jusqu'à pouvoir agir en interne. À l'origine, ce programme avait été conçu pour contrôler l'état sanitaire d'espèces végétales, opérant un tri entre les plantes malades et les plantes saines. Le saut qualitatif de ce logiciel, passant du règne végétal au règne animal, n'avait pas beaucoup tardé à se développer.

Sophie disposait encore de temps pour effectuer, ou pas, la greffe de « Stop Vieillesse » dans son organisme. À ce stade, elle dressait la liste des effets secondaires : effet anesthésiant sur les réflexes, diminution de l'odorat et perturbation de l'équilibre nerveux. De plus, durant la réactualisation des fonctions organiques au cours du check-up, le programme laissait le sujet sans connaissance, dans une espèce de bug indéfini. Pour l'instant, elle ne se voyait pas aller aussi loin dans l'exploration de son organisme, lui préférant son autorégulation naturelle.

Sophie faisait partie de la génération X et non pas de la génération Y, qui avait grandi avec Internet. Elle ne se baladait pas en permanence avec des écouteurs sur les oreilles et regardait encore avec curiosité le paysage environnant. Elle était attentive à l'espace

physique qu'elle traversait et ne découvrait pas systématiquement le monde extérieur en duplex avec le « e-monde ». Elle apprenait plutôt à vieillir avec Internet. Elle accédait aux nouvelles technologies à l'âge mûr, avec une expérience de vie bien entamée, contrairement aux jeunes générations. Ces dernières se retrouvaient téléportées, très tôt, dans des univers parallèles qui les portaient sans effort et instantanément. Possédaient-elles encore l'habileté et l'alerte de leurs corps originaires ou étaient-elles devenues « Homo Digitalis » à plein temps, perdant leurs points de repères dans l'ici et maintenant ?

Le virtuel était à l'image du réel moins sa proximité immédiate, pouvant vite devenir un miroir aux alouettes. La rumeur courait que certains internautes ne se débranchaient plus au point de devenir des zombies fraternisant avec des esprits digitalisés tombés dans un trou noir spatio-temporel. Ils se déshumanisaient en évoluant trop vite vers la génération Z, encore expérimentale. Sophie les surnommait les « Zumains » à manettes.

Dans un cauchemar, elle avait vu une foule de personnes insomniaques cherchant à scanner leurs rêves par esprit de conservation afin de les imprimer en 3D pour les faire exister. Mais le résultat était stérile car les nuits blanches s'enchaînaient à répétition jusqu'à ce que le sommeil fasse défaut. Or, sans sommeil, le cerveau débloquent complètement. Pour remédier à ce fléau, on avait créé la « Réserve du sommeil réparateur ». Il s'agissait en quelque sorte d'une banque de crédit d'heures de sommeil, puisées sur de bienheureux dormeurs triés sur le volet, sur laquelle on pouvait se connecter. On se rechargeait alors avec un casque, les yeux grands ouverts, comme un vulgaire smartphone. La pupille des yeux avait d'ailleurs pris une couleur grisâtre, comme marquée par le reflet des micro-processeurs. Les internautes à risque devaient porter des lentilles de couleurs, pour ne rien laisser paraître de leurs longues nuits de veille perdues.

Lorsque j'ai croisé Sophie dans le hall d'entrée, ce jour-là, elle sortait de son Nuage Z, un peu étourdie de cette première. Pour ma part,

en vétéran de la toile, j'étais tout sourire. D'un air de connivence digitale, je lui ai souhaité « Bon Anniversaire » car j'étais au courant de cette date fatidique pour elle. En effet, j'avais franchi le cap des 50 ans biologiques bien des années auparavant. À ce jour, j'avais 20 unités d'âge digital, je me sentais jeune. L'écran miroir d'internet, me renvoyait un être agile et polymorphe à souhait, d'une sociabilité sans frontières surfant aussi loin que les satellites voyageaient. J'utilisais tous les outils d'une simple pensée puissante, me détachant chaque jour un peu plus de la matière pour mieux la formater et la soumettre à mes décisions. Dès ma deuxième unité, j'avais effectué la greffe de « Stop vieillesse ». Je portais donc en moi l'œil détecteur et régulateur des écarts organiques potentiels. J'étais rassuré d'avance. Je respirais dans ma bulle en toute tranquillité. Jusqu'à présent, je me portais comme un charme, ma santé était au beau fixe. Pour la greffe, j'avais dû me rendre au centre robotisé médical, pris en charge par les robots experts en blouse blanche de toute la chaîne opératoire. Cela s'était bien passé. C'est imbu de tout cet état d'esprit positif que je souhaitais la féliciter de son entrée dans notre sphère.

Mais, contre toute attente, Sophie me regarda horrifiée au lieu de se jeter dans mes bras. Elle s'était enfuie, ne me reconnaissant pas, comme si j'avais été déminéralisé de la tête aux pieds ou avais le visage d'un revenant en ce jour terne du mois de novembre. C'est clair, elle manquait encore de préparation dans le domaine ou était trop jeune digitalement parlant. Dans quelques années, on en reparlerait, son compte serait bon, elle viendrait me manger dans la manette.





Entropie

Cayetana Carrión

*En grec, le terme « entropie » signifie « transformation ».
En physique, c'est une fonction exprimant le principe
de dégradation de l'énergie, l'augmentation
du désordre dans un système.*

Cela faisait environ deux ans qu'elle s'était installée dans l'appartement du troisième étage d'un vieil immeuble. Il avait conservé son charme et son élégance, mais ses nombreuses craquelures et ses lézardes trahissaient le passage inéluctable du temps qui ronge la pierre et la transforme en quelque chose d'autre qui n'est pas forcément de l'ordre de la laideur ni de la fragilité, mais plutôt d'une forme d'instabilité.

Saturnia avait emménagé dans cet immeuble pour des raisons que je peine encore à comprendre aujourd'hui. Certes, elle était fort solitaire, un peu décalée, mais elle n'était pas folle. Elle s'était toujours acquittée de ses tâches quotidiennes, n'avait jamais commis d'acte répréhensible, et assumait ses responsabilités comme toute personne plus ou moins sensée. C'est du moins ce que j'avais pu percevoir. Au fil des années, elle était parvenue à se construire une jolie réputation en peignant surtout des portraits dont la singularité consistait à y ajouter, dans une forme de mise en abyme, la personne représentée sous des traits vieillis ou sous une forme allégorique exprimant la sénescence. Le côtoiement du présent et du futur produisait un sentiment d'inquiétante étrangeté, une forme inexplicable de déjà-vu qui captivait les spécialistes de l'art et fascinait les amateurs avertis.

Sa vie sociale avait été raisonnablement active. Elle avait participé à des réceptions prestigieuses célébrant son art. Cela avait donné à ses riches commanditaires - des mécènes cherchant à redorer leur renommée, ou des princesses en déclin désireuses de rejouer l'illusion de leur splendeur perdue - l'occasion de mettre à l'honneur leurs portraits et leur réputation. C'était pour elle le prix à payer pour maintenir et préserver son indépendance.

Saturnia ne recevait jamais chez elle. Seuls quelques amis très proches et dévoués y étaient invités à des moments très précis. Personne ne savait rien sur sa vie personnelle, ni comment elle travaillait. J'étais le seul à la connaître véritablement.

Elle s'était construit un univers à part qui se donnait à voir par l'étrange agencement de son intérieur. Non pas que les objets et les meubles qui s'y trouvaient fussent bizarres. Ou que leur usage fût détourné. Ils étaient plutôt bien choisis, avec un certain sens du goût, et chacun remplissait bel et bien la fonction qui lui était destinée. Ainsi, la table servait pour les repas, les étagères portaient des livres, les lampes étaient utilisées pour éclairer l'intérieur, le divan était bien là pour s'asseoir et se reposer, le miroir servait à se mirer. Mais ce qui était troublant, du moins pour moi, c'était leur changement de place constant. Un déplacement millimétrique qu'elle opérait chaque semaine, imperturbablement. Cela ne se voyait pas au jour le jour, mais seulement après le passage d'un temps long, lorsque je me rendais soudain compte qu'une nouvelle disposition de la maison s'offrait à mes yeux, comme un nouveau tableau. Cela me déconcertait quelque peu car il m'arrivait de perdre de vue, pendant plusieurs mois, certains objets et certains meubles de la maison.

Lorsque le changement de place de chaque objet de la maison devenait franchement perceptible au point que l'apparence de l'espace intérieur en était transformée, Saturnia invitait ses amis les plus proches. Cela arrivait environ tous les deux ans. Dès

qu'ils franchissaient le seuil de la maison, ils s'émerveillaient de la nouvelle disposition, si originale, si inattendue, et se demandaient comment elle faisait pour modifier aussi drastiquement la décoration de son intérieur. Elle répondait laconiquement que cela faisait partie d'une réflexion qu'elle mettait en pratique, que c'était un remède, une façon de ne pas se laisser ronger par le temps. Curieusement cependant, ils ne parvenaient pas à identifier ce qui avait changé.

Saturnia, de son côté, observait à chaque rencontre la discrète mais inéluctable altération des corps et des visages de ces proches qui l'appréciaient comme un fruit rare. Le temps ne pardonne pas, me confia-t-elle un jour. Elle avait l'impression, je crois, que revoir ses amis, surtout ces dernières années, agissait comme un miroir, une forme de reflet, de projection de ses propres métamorphoses qu'elle avait de plus en plus de mal à accepter. Ils disaient toujours, je ne sais si à son propos ou à propos de la maison, que le temps ne semblait jamais passer chez elle.

Le déménagement ne l'avait pas dissuadée de pratiquer son rituel hebdomadaire. La seule différence par rapport à la maison était que, l'espace étant substantiellement plus petit dans l'appartement, il y avait forcément moins d'objets et de meubles à déplacer. Mais cela ne changeait rien au principe ni à l'étrange impression de métamorphose des lieux.

Ce soir-là, la nuit était tombée comme une douce couverture. L'effondrement des couleurs transfigurait la réalité en laissant apparaître toutes sortes de formes. Les maisons et les immeubles de la ville s'étaient mués en des géants aux mille yeux, parfois même en des rapaces sentinelles qui attendaient l'arrivée de la nuit pour accomplir leurs mystérieux desseins. La disposition de l'appartement n'était plus tout à fait celle que j'avais connue il y a deux ans. Tout avait changé de place. Certains objets et meubles avaient disparu de mon champ de vision, d'autres surgissaient pour la première fois. De là où je me trouvais, j'apercevais enfin la table à manger,

pleine et entière. Cela faisait près de deux ans que je l'avais vue disparaître petit à petit, puis réapparaître tout aussi graduellement, comme un croissant de lune qui grandit. Elle était dressée pour deux personnes. Sur la nappe grise étaient posés deux verres rouges et deux assiettes blanches. Je compris tout de suite que Saturnia allait recevoir de la visite pour la première fois dans son nouvel appartement.

Élégamment vêtue d'une longue pèlerine à fines écailles oranges qui se répandait jusqu'au sol, Saturnia s'était allongée sur le divan rayé qui donnait sur la grande baie vitrée de l'appartement. Dehors, tout semblait se décaler, comme les nuages en constante évolution qui traversent la voûte céleste sans s'arrêter. Au bout d'un moment, elle se redressa, comme un papillon prêt à prendre son envol. Elle s'apprêtait à ouvrir la grande fenêtre, sans doute pour prendre l'air ou pour aérer l'intérieur, lorsque l'horloge, qui échappait depuis toujours à mon regard, sonna quelques coups. Saturnia se tourna vers moi. À ce moment-là, je découvris, accroché au mur, l'étrange tableau d'une femme parée d'un imposant plumage roux qui la couvrait tout entière et qui masquait son visage. Elle était flanquée d'une toute petite femme verdâtre, nue et ailée, qui la regardait fixement. À l'arrière-plan du tableau, un petit tableau représentait deux formes rocheuses se tenant dans la posture de la femme-oiseau et sa confidente. J'observais ce portrait de mon regard ovale et piqué, surpris de ne l'avoir jamais remarqué depuis le grand déménagement.

Son hôte allait bientôt arriver. Je le devinais par la façon toute particulière qu'elle avait de me regarder et de se préparer pour la soirée, comme si elle attendait quelqu'un de très cher qu'elle aurait voulu éblouir avec un nouveau portrait. Elle s'assit devant moi, les yeux fermés d'abord. Puis, petit à petit, elle les ouvrit. Lorsque je découvris, de manière plus évidente que jamais, son visage un peu tombant, un peu usé, froissé et blanchi, je lui fis comprendre que c'était un peu trop brusque, un peu trop tôt. Elle sembla surprise

de voir se révéler une fois de plus le changement fatal qu'elle redoutait tant. Mais cette fois-ci, il était plus profond, plus affirmé, plus palpable. J'avais beau tenter de la rassurer, de lui occulter le visage du temps en lui montrant l'autre côté de la réalité, mais ce fut impossible. Pourtant, je ne lui avais jamais rien caché, juste rappelé, à chaque fois qu'elle s'attardait devant moi, à quoi elle ressemblait véritablement.

Elle commença alors, comme à chaque fois mais plus déterminée que jamais, le minutieux rituel des touches et des retouches. Elle se saisit de ses pinceaux et commença à préparer les couleurs pour travailler l'ombre et la lumière, les creux et les reliefs, comme s'il s'agissait d'une sculpture. C'était son jeu avec le temps, une forme d'expérimentation qui produisait en elle un sentiment cathartique, une illusion de purification et de renouvellement.

La sonnette retentit soudain. Saturnia me regarda fixement, comme voulant se convaincre de quelque chose. Elle posa calmement ses pinceaux, se tourna vers la porte d'entrée et murmura « C'est lui. » Elle raccommoda à la hâte ses longs cheveux gris en un chignon un peu désordonné. Elle se précipita vers l'entrée, fébrile, ailée, et souleva la paupière de l'œil de la porte. Personne. Juste le couloir qui serpentait comme un tentacule.

« J'ai dû rêver... une fois de plus... », susurra-t-elle, déçue. Saturnia approcha à nouveau son visage de moi, comme un souvenir lointain. Son regard se fonda dans la lumière du mien. Il y a très longtemps, elle avait posé sa main sur l'épaule de Trebor Brack. Surpris, il s'était retourné vers elle et l'avait serrée longuement dans ses bras. Lorsqu'il avait approché son visage du sien, une constellation d'étoiles s'était détachée du ciel et était venue s'échouer sur l'océan sombre de ses yeux noirs.

La sonnette retentit à nouveau. Cette fois-ci, c'était le parlophone. « Allô ? » Seule la respiration de la rue se laissait entendre. Elle resta un moment suspendue à l'appareil, songeuse. Lorsqu'elle fut

sur le point de raccrocher, elle entendit « Saturnia... » Elle rapprocha à nouveau le cornet à son oreille. « Saturnia... », disait la voix au milieu d'un grésillement. « C'est moi, Trebor Brack. » Elle raccrocha brusquement le parlophone. Je la vis ouvrir avec urgence la porte qu'elle claqua derrière elle. Je savais qu'il ne me restait plus qu'à attendre patiemment son retour.

Saturnia descendit les escaliers en marbre comme une folle. Arrivée au rez-de-chaussée, elle fut surprise par la foule de personnes qui entraient et sortait en poussant la vieille porte tambour de l'immeuble. Comment le retrouver au milieu de cette multitude ? Comment le reconnaître après toutes ces années ? Elle scrutait la salle d'entrée de l'immeuble, impatiente de retrouver celui qu'elle attendait depuis toujours.

Un homme debout contre le mur de l'entrée de l'immeuble l'avait repérée. Elle sentit son regard étrange se poser sur elle, comme s'il cherchait à l'identifier. Elle ne le reconnut pas tout de suite, mais elle savait que c'était lui. Elle en avait la profonde conviction. Elle s'engouffra dans la marée d'hommes et de femmes qui s'étaient massés comme un tourbillon à l'entrée de l'immeuble, et tenta à dures peines de se frayer un chemin pour arriver près de lui. Elle lui faisait signe de la main pour qu'il sache qu'elle l'avait vu, qu'il comprenne qu'elle savait que c'était lui. Mais il ne lui répondit pas. Elle avait pourtant l'impression qu'il l'avait reconnue, mais en même temps, elle savait bien qu'il ne la reconnaissait pas, qu'elle était pour lui une inconnue parmi tant d'autres parce qu'il n'avait jamais été question pour lui ce jour-là, ni avant ni après, de se rappeler son existence. Peut-être avait-elle trop changé, au point qu'elle en devenait méconnaissable. Peut-être avait-elle trop vieilli et qu'elle n'était plus celle qu'il avait longtemps cherchée.

Arrivée devant lui, le temps se figea. Les gens autour d'eux n'étaient plus qu'une vague ténue venue s'échouer à leurs pieds. Elle se posa sur son torse, sans le toucher, il la regarda sans la regarder.

Mais l'expression inaccessible de son visage esquissa soudain une étrange grimace qui la fit reculer. Elle observa ses pieds et se rendit compte avec effroi qu'elle était pieds nus. Elle se retourna vers les ascenseurs pour remonter à son appartement et enfiler ses chaussures.

Dans l'immeuble, il y avait deux ascenseurs, l'un à côté de l'autre. Lorsque le premier arriva au rez-de-chaussée, les portes s'ouvrirent. Saturnia y entra. Encore bouleversée par son étrange rencontre, elle poussa machinalement le bouton du troisième étage. L'ascenseur démarra puis s'arrêta au premier et accueillit quelques personnes qui, en remarquant les pieds nus de Saturnia couverts de fines petites écailles, portèrent, gênées, leurs mains à leur bouche pour taire leur immense embarras. Saturnia tentait vainement d'occulter ses pieds sous sa longue pèlerine orange. La montée lui parut interminable. Arrivée au troisième étage, elle se précipita dans le couloir, soulagée de pouvoir regagner sa demeure et enfiler ses chaussures. Elle avança de quelques mètres, mais elle fut surprise de ne pas trouver la porte de son appartement. Elle revint sur ses pas et marcha vers l'autre bout du couloir, observant attentivement les portes. En vain. Elle s'était peut-être trompée d'étage. Pourtant, le numéro de l'étage indiquait bien le chiffre trois. Finalement, elle se dit qu'elle s'était sans doute trompée d'ascenseur. Elle appela l'autre ascenseur. Lorsque les portes s'ouvrirent, elle entra et poussa machinalement le bouton du troisième étage. Le temps de se rendre compte de l'absurdité de son geste, l'ascenseur avait déjà entrepris son ascension. Curieusement, il s'arrêta bien au troisième étage. C'est ce qu'indiquait le petit témoin lumineux. Intriguée, elle demanda à ceux qui allaient y pénétrer si elle était vraiment bien au troisième. Une dame, toute de blanc vêtue, lui répondit aimablement que oui, et, avec une pointe d'ironie, ajouta qu'il n'y en avait pas d'autre. Saturnia se sentit gênée et un peu désespérée. Elle fit quelques pas dans le couloir, observa attentivement tous les recoins et reconnut, soulagée, l'escalier tentaculaire qui faisait face à son appartement. Elle enfonça la clé dans la serrure de la porte, mais

il lui fut impossible de l'ouvrir. Elle s'immobilisa un instant, le cœur palpitant. Elle s'était sans doute trompée de clé. Elle reprit alors son trousseau et choisit une deuxième clé. Elle eut beau la tourner dans un sens et puis dans l'autre, la porte resta irrémédiablement fermée. Prise de panique, elle essaya à nouveau la première clé, sans succès. Elle frappa de toutes ses forces, presque en larmes, dans l'espoir que la sensation d'erreur n'était qu'un leurre, une ruse de l'esprit. À son grand étonnement, elle s'entrouvrit. Un homme avec de longues antennes soyeuses passa sa tête par l'entrebâillement de la porte. Saturnia lui demanda si elle était bien au troisième étage de la rue R... L'homme lui répondit qu'elle s'était trompée d'immeuble.

Effrayée, pensant devenir folle, Saturnia redescendit par les escaliers. Sa pelisse orange se soulevait comme les ailes d'un papillon affolé. Elle s'arrêta au deuxième étage, reprit son souffle et tenta de se calmer. Lorsqu'elle leva les yeux vers le coin du mur où sont inscrits les numéros des étages, elle découvrit qu'elle était bien au troisième. Totalement désorientée, elle marcha hagarde le long du couloir, ne sachant pas trop si elle sortirait un jour de cet enfermement, de cette lente asphyxie qui menaçait de la faire basculer de l'autre côté du miroir. Après avoir erré un temps indéfinissable, elle crut enfin reconnaître la porte d'entrée de son appartement. Elle y enfila, tremblante, la clé. La porte s'ouvrit miraculeusement. J'aperçus son bras ailé allumer l'interrupteur.

Je la vis franchir le seuil de la porte. Elle s'avança vers moi, épuisée, et souleva la tête pour me regarder. Je la regardais aussi. Son visage était encore un peu plus affaissé, creusé, comme rongé par le temps. Je me dis que c'était vraiment trop brusque. Qu'elle ne résisterait pas. À mesure que je l'observais, elle semblait se faner, se recroqueviller sur elle-même. J'observais sur son visage la marche du temps, comme un mastodonte sans pitié, modifier les chemins de sa peau. Elle reprit ses pinceaux et recommença, presque avec acharnement, le rituel du travail minutieux des touches et des retouches, d'estompements et de texturisations. Elle

tentait, désespérée, de redonner éclat à ce portrait qui vieillissait, qui s'écaillait.

Soudain, la sonnette de la porte retentit. Saturnia se leva brusquement. Elle n'attendait personne. La surface de sa pèlerine en écailles orangées se déploya comme une aile immense prête à l'envol. Elle souleva la paupière de l'ocilleton de la porte d'entrée. Elle y vit deux êtres tentaculaires qui agitaient frénétiquement leurs bras. Elle leur ouvrit avec une indifférence qui ne laissait aucunement imaginer tout ce qu'elle venait d'endurer. Deux infirmières entrèrent. Elles la prirent par le bras et l'installèrent sur le fauteuil rayé. Elles sortirent une seringue et lui firent sa piqûre hebdomadaire. Saturnia n'opposa aucune résistance.

Quelque temps après, je m'aperçus qu'en lieu et place de l'étrange portrait de la femme-oiseau était accroché sur le mur un petit tableau carré, surmonté d'un verre, à l'intérieur duquel un papillon aux ailes oranges était épinglé.



Obumbratio*

Geraldine Catino

« Quand je serai grande, je rentrerai chez moi, je prendrai le train, je reviendrai dans ma maison où m'attend ma poupée de chiffon, disait la petite fille que j'étais, sans savoir qu'en partant, elle se perdrait, que le temps gommerait sa maison, ensevelirait ses souvenirs. Qu'elle n'a plus sa place là-bas... Sa terre ne sera plus sienne, elle ne reviendra plus jamais sur ses pas.

Aujourd'hui, je suis grande, je n'ai plus peur du temps, quelque part dans mon cœur, parfois certaines nuits dans mon esprit, je reconstruis ma maison, déterre mes souvenirs.

J'ai oublié le nom de certains de mes amis, ils ont oublié le mien, cela fait si longtemps, mais peut-être que parfois, le soir, la nostalgie du temps béni de l'enfance remonte dans leur mémoire comme aujourd'hui en moi et qu'ils se souviennent... »

Elle prend la route sur le chemin de son enfance, parmi les oliviers, les vignes, le parfum des fruits mûrs, elle se souvient de l'enfant qu'elle était.

Elle sourit, un étrange bonheur l'envahit, elle revoit son village, une mer de verdure à perte de vue et la campagne comme terrain de jeux et d'éclats de rire. Elle se remémore ses escapades d'où elle ne revenait jamais les mains vides et, selon la saison, dans ses poches ou dans le bas de sa robe qu'elle remontait pour en faire un panier, elle ramenait cerises, mirabelles, groseilles, prunes ou raisins qui tachaient sa robe et ses mains. Mais elle n'a aucun souvenir de sa mère qui la grondait, c'était son sourire qui l'accueillait.

* **Alzheimer** : altération de la mémoire

Altération en latin : *obumbratio*

Elle se souvient que s'ils étaient sages, les anciens leur permettaient, lors des vendanges, d'écraser avec leurs pieds, dans des bassines en bois, le raisin et la tête leur tournait un peu.

Ils les laissaient boire un petit verre du jus en leur disant qu'ils étaient la lignée royale de l'avenir et qu'il ne fallait surtout pas oublier que la terre leur était prêtée comme la vie et qu'ils devaient les respecter. Ils ne comprenaient pas et cela les faisait bien rire.

Elle revoit les longues soirées d'hiver au coin du feu. Toujours assise près de son grand-père, elle écoutait les anciens raconter des histoires étranges de revenants et de fantômes que l'on pouvait rencontrer sur la route à la nuit tombée, et qui disparaissaient soudainement à l'endroit où avait eu un accident ; ou d'esprits qui revenaient la nuit dans leur maison pour veiller sur le sommeil de leurs descendants.

Elle se rappelle que, pour les accueillir, sa grand-mère laissait sur la table un verre de vin, du pain et du fromage pour qu'ils se sentent bien. Du coin du feu, son grand-père lui souriait, lui, il savait. Aujourd'hui, elle aime croire que ses chers aimés reviennent dans ces maisons de l'oubli.

C'était il y a longtemps, seulement quelques décennies pour qu'on oublie les anciens et que nous avons laissé remplir les océans et les mers de plastiques et d'humains.

Elle se demande pourquoi nous avons, sans regret, au nom du progrès, meurtri, défiguré, décimé, empoisonné cette terre offerte ? Qu'avons-nous fait ? Nous visions le bien-être pour tous et nous avons créé l'enfer pour le futur... s'il reste encore un futur, sans oublier ces frontières invisibles qui nous divisent...

Progrès, mot magique et satanique pour mourir plus vieux, ce temps qui n'a plus de valeur.

« Pourtant, là-bas, ma terre est toujours belle et fière mais devient peu à peu une terre fantôme. Les maisons se vident de leur âme, mais la nuit la magie opère et les voilà tous réunis comme autrefois sous le clocher de l'église de ce château fantôme. C'est ainsi que je veux me souvenir. Je n'ai plus besoin de revenir sur mes pas, je porte dans mon cœur cette terre qui m'a vue naître.

Alors quand je serai vieille, j'irai mourir là-bas, on jettera mes cendres au pied de l'olivier.

Quand je serai vieille, si l'olivier est toujours là. Mais s'il n'est plus là, ce n'est pas grave, je serai cette poussière d'étoile sous le clocher de l'église en train de jouer, que le vent disperse dans le temps. »

En attendant, la nuit parfois son regard traverse le miroir pour se promener de l'autre côté et caresser d'un sourire toutes ces voix du bonheur, tous ces éclats de rire de l'enfance. Pour retrouver parmi la foule sous le clocher, ses grands-parents dont elle ne se souvient plus vraiment, en attendant...

Quand je serai grande, disait-elle. Aujourd'hui les souvenirs lointains l'accompagnent. Ceux d'hier, sa mémoire les a effacés.



Tu dois changer !

Fatiha Idrissi

Tu dois changer !

Mais je suis bien comme ça ! Et puis changer quoi ?

Transitif ou intransitif ? Mais...t'es qui toi ?

T'es qui d'abord pour me dire « tu dois » ?

Est-ce parce que je te le permets ou parce que tu te crois Roi ?

Tu l'es peut-être ailleurs, mais ici, c'est moi qui fais désormais la loi !

Tu m'aimes quand je suis joviale, mais figure-toi que j'incarne aussi le désarroi

Tu prétends me connaître, mais tu as à peine frôlé mes parois

D'ailleurs, tu ne connais rien de mes abysses ni de mes émois

Mais alors ? Comment changer et changer quoi ?

Soi-disant tu penses à mon bien-être et à ma joie

Mais tu as beau te montrer bienveillant, ton regard est trop sournois

Et dès que je te tourne le dos, tu affiches ton sourire narquois

En fait, en matière d'hypocrisie, tu as remporté tous les tournois !

Et toi ? Être irréprochable, tu incarnes la perfection ou c'est ce que tu crois ?

Aveuglé par ton égo et impressionné par tes cinq doigts

Pourtant j'en ai aussi, j'ai d'ailleurs un cœur et un foie

Tu sais quoi ?

Un jour, on a offert des perles à une Gâtinaise, c'est une poule, si tu vois

Mais elle ne savait apprécier que les insectes et c'est ainsi que je te perçois.

Tiens ! toi aussi tu dois !
Tu dois changer ce qui te sert de courroie
Car la transmission est foireuse et tu empruntes la mauvaise voie
Je te le dis car j'ai pitié de toi
Et puis la parole, c'est aussi mon droit !

Finalement, je vais peut-être changer... Mais c'est MON choix !
Je vais changer de slip et m'offrir un nouveau foulard en soie
Je boirai mon café tôt le matin, mais ça s'appellera QAHWA
Je dégusterai des gâteaux aux framboises et j'avalerai plein de bavares
Et pour finir, j'irai plonger mes grosses fesses dans le Pacifique, je les bronzerai sur les belles plages du Nicaragua
Je vivrai avec mes tripes, peu importe comment tu le conçois !

Sais-tu pourquoi ? Sais-tu pourquoi ? Tête de noix !
Eh bien par ce qu'aujourd'hui je m'aime, je m'aime plus que qui que ce soit.



Métamorphose

Texte collectif

Sur le bord de la mer, il y avait cette femme qui regardait les vagues se fracasser sur la rive.

L'écume du va-et-vient des vagues paraissait comme de la mousse, comme du savon, elle les regardait et se posait des questions.

Elle se rappelait le temps où elle vivait encore chez ses parents et sa mère lui disait tout le temps : lave-toi, lave-toi ! Parce que pour elle, évidemment, ce n'était pas toujours évident à 15 ans de prendre le savon et de prendre sa douche. Avec une mère maniaco-dépressive, ça n'allait pas arranger les choses. Les conflits, les engueulades se multipliaient, toujours, à propos de cette question d'hygiène, de propreté. Toujours ces microbes imaginaires que sa mère voyait partout et imaginait partout. Alors que voir ces vagues dans leur élan, leur flux et le reflux, c'était plutôt encourageant pour aller tremper ses pieds dans l'eau.

Mais elle avait peur. Elle avait peur de mettre ses pieds dans l'eau. Je ne sais pas. La peur des vagues, la peur de se faire attirer par l'eau, par les vagues. Elle avait peur de la mer. C'était un peu une phobie pour elle. Elle aurait aimé y rentrer mais elle avait cette peur qui était là. Elle restait figée à les regarder mais elle n'arrivait pas à y aller. Elle prit quand même son courage à deux mains, courut sans même enlever ses baskets. Elle plonge la tête la première. Et soudain, elle sent quelque chose la percuter. Quelque chose de tentaculeux. De gluant.

Voilà. Elle est entrée. Mais qu'est-ce que c'est ? J'ai peur... pourquoi c'est si gluant, pourquoi ça me fait si peur ? C'est tout ce que je redoutais... Et voilà, et voilà qu'elle se retrouve devant cette chose

gluante avec des tentacules. Elle tenta de nager, elle battait ses bras tellement fort pour s'éloigner mais quelque chose la rattrapait, peut-être qu'une tentacule la prit par le pied, la sommant de s'arrêter, à rester là. À ce moment-là, elle regarda derrière elle et elle vit sur la plage une personne qui l'observait.

Elle agita ses bras alors que le tentacule la tenait par la jambe. Elle agita ses bras tellement fort, elle criait : au secours, au secours, aidez-moi !... alors que les vagues continuaient à se fracasser sur la rive et aussi sur elle.

Et elle se noya.

Elle rentre au fond des mers... et le monde des merveilles, elle découvrit ce monde des merveilles.

Sur la plage, la personne resta médusée, cherchant en vain sa tête blonde qui avait coulé et avait disparu au fond. Elle se dit que c'était peut-être un mirage... elle n'en était pas sûre. Parce qu'elle avait vu effectivement les bras s'agiter, la voix crier mais ça avait disparu comme par miracle. Il y a eu un scintillement sur l'eau comme si le soleil avait posé ses rayons chauds sur cette surface-là.

Tout d'un coup, il se mit à pleuvoir de grosses gouttes. Le sable était doublement mouillé. Sur le rivage encore plein d'écume mais un peu plus en avant aussi. L'homme hésitait : aller voir où la petite fille se cachait, où elle avait disparu ou oublier et continuer sa balade. Curieux, il avança de plus en plus réfléchissant s'il devait aller la chercher.

Elle, pendant ce temps-là, s'enfonçait de plus en plus dans les profondeurs des eaux maritimes. Et curieusement, elle s'était dit : j'arrive à respirer sous l'eau et c'est magnifique, ce que je vois. Et le tentacule qui s'était accroché à ses pieds l'entraîna vers le fond, vers le fond... Finalement, elle retrouva ce sable tout au fond sur

lequel elle posa un pied d'abord, puis l'autre et elle sentit un banc de poisson lui frôler les jambes, comme des caresses.

Elle découvre un nouveau monde, un monde qu'elle ne connaissait pas. Un monde où elle avait peur de mettre les pieds. Au final, très contente, sachant respirer sous l'eau, elle découvre d'autres créatures, des créatures à l'écoute. Ses cheveux ondulaient au mouvement de l'eau. Il n'y avait plus de vagues. Elle était vraiment au fond. Du coup, elle pensa à l'homme qui était là. L'avait-il peut-être perçu entre deux battements de bras ? Qu'est-ce qu'il était devenu ? Qu'est-ce qu'il avait décidé de faire entre-temps. Avait-il réagi ?

Et pendant qu'elle songeait à tout ça, elle se rendit compte que ses cheveux blonds qui s'éparpillaient dans les eaux devenaient petit à petit une sorte de tentacule. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Qu'est-ce qui se passe ? D'où vient cette transformation ? Mes cheveux ! pourquoi deviennent-ils ainsi ? Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Je ne comprends pas.

Elle se rappela alors quand elle était petite. Cette fois-là où on avait voulu absolument couper sa belle boucle blonde, pour la mettre dans cette enveloppe, dans le petit coffret.

Mais après tout, si elle arrive à respirer, se dit-elle, c'est qu'elle est devenue une créature maritime. Elle n'est plus la petite fille ? C'est normal, c'est normal que ses cheveux se transforment. Qu'est-ce qui va se transformer encore ? Déjà qu'elle arrive à respirer sous l'eau... que sont devenus ses poumons, se dit-elle.

Et sa peau, sa peau s'écaillait petit à petit. Et elle songeait non seulement à sa boucle dans l'enveloppe ; elle songeait à sa mère qui essayait tout le temps de la persuader d'essayer de se laver. Mais finalement, se laver, se laver pour quoi ? Pour enlever mes écailles ?

Parce que finalement, elle avait des écailles. Ça la surprenait mais elle trouvait ça extraordinaire parce que ça scintillait sous l'eau.

Épilogue

« Qui suis-je, maintenant ? » s'interrogea Océane jusqu'à en perdre haleine, en pleine immersion. Sa survie dépendait maintenant de son adaptation à ce milieu aquatique qui l'avait engloutie vivante, des pieds à la tête. Cela était sous-jacent en elle depuis son enfance, malgré sa résistance. Même complètement sonnée, du fond de sa mémoire remontaient les injonctions tentaculaires de sa mère « à faire corps » avec la source de vie, dixit elle. Pour sa part, preuve en était qu'aujourd'hui, il ne restait rien de sa rébellion d'adolescente ; elle se retrouvait sous sa coupe comme du vulgaire plancton. Passée la suffocation de la première coulée, elle s'enfonça de tout son poids dans ces profondeurs abyssales et terrifiantes. Paradoxalement, chaque palier franchi la dotait de nouvelles propriétés physiologiques. Elle ne s'appelait plus Océane mais faisait corps avec l'océan. La Mer, à sa grande surprise, abritait dans ses fonds de véritables ateliers de joaillerie et de grimage. Un attirail insoupçonné de beautés : des coquillages à profusion, des perles multiformes aux nuances nacrées et lumineuses, des algues caressantes et revitalisantes. Une moissonneuse-batteuse d'énergie à l'échelle de toute la planète semblait à l'œuvre dans ce monde du silence ! Elle vit sa mèche de cheveux prisonnière du coffret dont le cordon de la clé était noué au cou d'un énorme poulpe, crachant son encre noire. L'orfèvre de ses créations était le temps et les courants alternés des marées. La Mer possédait sa propre respiration intérieure : inspiration, à marée basse et expiration, à marée haute. Les yeux de feu Océane étaient maintenant grands ouverts. Protégés par une lentille infrarouge, semblables à deux hublots, ils étaient capables de s'écarquiller à 360 degrés et de voir à plus de 20 miles à la ronde. Ses mains et ses pieds palmés la propulsaient avec agilité vers la direction amorcée. Elle s'amusait

à faire des bulles avec sa bouche fuselée. « Ah, me voilà vraiment libre de tout sarcasme, Neptune ! » De fines vaguelettes semblaient lui répondre à fleur d'écailles. Elle vit, alors, dans le fond du miroir de l'eau, la silhouette mouvante du maître des lieux.

Sur la plage, l'homme de passage se transforma en méduse, faute de s'être jeté à l'eau pour tenter de sauver la jeune fille. Son manque de bravoure l'avait métamorphosé en cet amas gélatineux et venimeux, gisant sur le bord du rivage.

*Texte collectif écrit par Marie-Neige, Naëlle,
Fatiha, Mounia, Cayetana
L'épilogue a été écrit par Marie-Neige*

L'héritier

Fatiha Idrissi

— Tu dois changer ! Tu dois changer les choses !

— Mais comment ? Père ! comment puis-je le faire ? Je suis dépassé !

— Écoute-moi, mon fils. Quand j'ai été nommé roi, le pays était en ruine. J'avais mené une lutte acharnée pour récupérer notre territoire, et quand les colons ont quitté les lieux, tout était à reconstruire. J'ai alors regardé autour de moi à la recherche de partenaires. Le peuple sur lequel j'allais régner était constitué d'une majorité de gens illettrés et inconscients des enjeux. Affaiblis par la misère et les injustices de tout genre, ils ne pensaient qu'à se nourrir et nourrir leurs enfants. Par ailleurs, une petite minorité d'intellectuels, diplômés des grandes universités parisiennes, voulait ma place. Alors, tiraillé entre les uns et les autres et les urgences du moment, je n'avais d'autres choix que la dictature. Il fallait réprimer, censurer, contrôler, enfermer et même torturer et tuer tous ceux qui s'opposaient à mon approche ou qui entravaient l'avancement de mon projet.

— Je sais père, vous m'avez raconté cette histoire des milliers de fois, et vous me direz ensuite qu'après quarante ans de règne, les gens ont changé ; que la classe moyenne a surgi des enfants de ces illettrés jadis affamés ; que cette tranche du peuple constitue le socle de notre société et le principal moteur de l'économie d'aujourd'hui ; et qu'on ne peut plus les gouverner comme leurs aïeux... Oui, père, j'entends bien, mais je vous ai vu bâillonner des langues, briser des plumes et des vies, étouffer des souffles de liberté et, durant les trente-cinq années passées de ma vie, vous vous êtes acharné à m'enseigner l'arrogance et le mépris de l'autre, vous m'avez transmis l'obsession du trône et la crainte de l'ennemi, même potentiel. Alors, quand bien même je voudrais changer les choses, je manque

d'inspiration et de ressources.

— Tu as raison mon fils, et j'en suis fort navré. J'ai peut-être omis, dans mon élan de jeune roi, que le changement était inéluctable et que, même si on les prive de certains de leurs droits, les gens finiront bien par en prendre conscience et les réclameront tôt ou tard. L'instruction et l'éducation ont joué contre nous, et puis, qui aurait pu deviner, quarante ans auparavant, qu'une invention comme internet allait bouleverser nos sociétés, réduire les frontières et libérer l'accès à l'information ! Ils le savent aujourd'hui ! Ils savent que dans d'autres contrées, les peuples ont des destins meilleurs, et ils y aspirent à leur tour.

— Père, tu me lègues un héritage très lourd ! Comment réparer les dégâts que tu as causés ? Le prix sera très cher payé !

— Sois créatif ! Inspire-toi des autres États !

— Oui, mais comment changer les mentalités ? Le peuple nous était soumis mais il ne nous aime pas. Comment effacer de sa mémoire les souvenirs de ces années de plomb macabres ? On n'a pas su les écouter ni les respecter, et en les méprisant, on leur a enseigné le mépris.

— Aime-les et ils t'aimeront !

— Encore faut-il m'apprendre à aimer, à les aimer, murmura le prince.

Pensif, l'héritier avança vers la fenêtre de la pièce royale et scruta les petits amas nuageux, d'un blanc éclatant, qui traversaient le ciel bleu de cet après-midi de printemps.

Non, je ne peux porter ce fardeau. Je veux être libre et vivre une vie normale, se disait-il en songeant à la vie heureuse qu'il allait mener aussitôt qu'il aurait abdicé...

Le monarque le suivit du regard et pris une ultime inspiration.

L'héritier ouvrit la grande baie vitrée et prit une bonne bouffée d'oxygène. Le chambellan arriva avec une cape et une couronne majestueuses...

Dehors, à la grande place du palais, les gens se mirent à scander :
Vive le roi ! Que Dieu accorde longue vie à Notre Seigneur !



Késako

Naëlle Haddadi

Je dois changer. Mais quoi ?? Je n'en sais rien.
Mon sexe, bien sûr que Non !! J'aime ce que je suis.
Mon corps, bien sûr que Non !! Je m'accepte, j'aime bien, ça passe.
Quoi alors ? Ma famille ? Mais non, impossible.
Mes amies ? Bien sûr que non !! Mais ça va pas la tête ?
Mes enfants ? Quelle idée... n'importe quoi ;) My God ! Késako ?
« Yes », tout de suite.
Mon Mari ? « Madre mia » Je vais réfléchir.
Pff, quoi d'autre ? Moi ?? Impossible, I AM PERFECT.
Mon environnement ? Là, directement, je me transforme en PacWoman.

Au final, je reste comme je suis.
Caméléon est mon surnom.
Je m'adapte à toutes les situations comme Don Corleone.

Finalement, mon changement, c'est tous les jours.
Ça ne s'arrêtera jamais. Dios mio !!



Tu dois changer ! (les règles)

Cayetana Carrión

Tu dois changer d'attitude !

Tu dois changer ta façon de faire, de parler, de bouger, de regarder !

Tu dois changer ton regard sur le monde, sortir de ta zone de confort...

Change tes habitudes, ne crains plus l'inconnu.

Voilà le salut pour une vie réussie et une personnalité épanouie.

Ne râle pas devant Facebook ou Google qui changent d'interface chaque année

Pour ton confort et ton bien.

(Même si tu n'as rien demandé)

Ne peste pas contre l'obsolescence programmée.

De portable et d'imprimante, il est bon de changer chaque année.

Ne te préoccupe pas du changement climatique.

Le monde qui tourne mal, c'est une illusion d'optique.

Car tout est pris en main dans un bel élan démocratique

Pour ta santé, le respect de la nature et celui des citoyens.

Tu dois accepter les changements du monde, changer ton mode de pensée,

Être moderne, technique, robotique, multitâches et t'adapter.

Surtout, ne pas te plaindre, ne pas résister.

Le monde est ainsi fait.

Tu dois t'y mouler, en accepter les règles.

Mais les règles, qui les fait ?

Le législateur ? Les inventeurs ? Les physiciens ?

Les entrepreneurs ou les grammairiens ?

Les multinationales, les microbes, les Américains ?

Les ours, les fauves, les savants ou les apprentis ?

Les vieux ou les jeunes, les méchants ou les gentils ?

Tous s'en préoccupent, mais en réalité, ce sont les hommes qui imposent leurs règles,

À leur avantage et sans partage.

Ils laissent peu de place aux réclamations des femmes.

Pourtant elles seules, à vrai dire, en produisent vraiment.

De règles que l'on tait et que l'on cache.

Rouges par nature, elles deviennent bleues à la télé.

Interdiction ou laissez-passer ?

Des règles simples que l'on transforme en d'inquiétantes humeurs,

En comportements à faire changer à tout prix.

Ce sont là des règles inacceptables, Madame !

Elles sont violentes, inadmissibles et dangereuses.

Rouges comme l'enfer, les communistes et les révolutionnaires.

Rouges comme la chair, le sang, la colère, la luxure et le danger.

Ce sont des règles rouges comme le trait rouge qui dit l'erreur,

ou le point d'exclamation de la clameur.

Rouges comme l'audace, rouges comme l'alarme et son cri d'horreur

Elles devraient être invisibles

Tu dois changer ! (les règles)

Et gêner le moins possible.

Et pourtant, l'absence de ces règles est aussi sujet à injonction.

Tu dois changer !

Te teindre les cheveux parce qu'ils deviennent blancs,

Faire du sport, et un régime, et manger sain...

Car ton corps change, se métamorphose, et il faut l'empêcher de devenir vain.

Nous ne sommes plus rouges et désirables comme la rose fraîche du printemps.

Nous devenons pâles, ridées et flétries,

Râleuses et grincheuses,

Sorcières aigries au regard rabougri.

Ce sont là vos règles de représentation, messieurs !

Et votre règle est que l'audace, la résistance, l'imagination

Et toutes les marques du temps qui passe

Doivent changer impérativement !

Je dis, NON !



Tissus

Naëlle Haddadi

- Que c'est beau, ce que vous portez !
- Ça vous plaît ?

Bizarre, étrange, drôle de réaction... c'est peut-être un piège.

- Merci ! Vous aimez ?
- Oh oui ! Cela vous va à ravir !
- La couleur ne vous dérange pas ?
- Au contraire, c'est assorti à votre tenue.
- Enfin ! j'adore !

Tout cela me perturbe un peu ! Mais ça me fait plaisir.

- Le noir ne vous choque pas ?
- Avec cette touche de jaune, bien sûr que non !!!! Comme dirait Cristina Cordula, c'est MAGNIFIUUUUUUQUE !

Il n'y a pas de fashion faux pas.

- J'aime voir toutes ces belles couleurs que vous portez, qui embellissent mon champ visuel. J'ai l'impression de voir un arc-en-ciel.
- Moi, j'adore !!
- Ça ne vous heurte pas ?
- Au contraire, ça nous permet d'imaginer la beauté qui se trouve sous ce beau tissu.

— Vous savez, nous portions toutes cela auparavant, façon Grace Kelly... c'était bon chic bon genre.

Aujourd'hui, on nous bassine avec leurs bêtises de régression de la femme. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Balivernes !!

— Comment vous sentez-vous ?

— Moi ??

— Trop de regards déplaisants à mon égard... mais ça ne m'empêche pas de vivre.

— Bravo madame, vous avez tout compris. C'est ça, le combat de la femme : continuer à vivre telle quelle pour que l'on accepte ses choix, ses décisions, et qu'on les respecte, même si ça dérange certains.

— Éblouissez-moi avec toutes vos couleurs ! Elles ne m'apportent que du bonheur.

Crime contre l'humanité

Fatiha Idrissi

— Madame, je vous arrête pour possession et trafic de produits illi-
cites. Vous avez le droit de contacter un proche ou un avocat. Veuillez
me suivre pour dresser un PV.

Sous le regard curieux et suspicieux des autres voyageurs, je rem-
ballai mes affaires, refermai ma valise et la remis à un autre agent.

Au bureau de la police régnait un silence de plomb. Il y avait dix per-
sonnes menottées, alignées face à deux agents qui ne semblaient
pas trop s'enquérir de ce qui se passait dans la pièce. L'un d'eux
était plongé dans ses dossiers et levait de temps en temps la tête
pour scruter l'écran de son ordinateur, alors que l'autre était confort-
ablement installé derrière un grand bureau sur une chaise bien ro-
buste pour supporter son imposante corpulence. La tête légèrement
penchée en arrière, le colosse au visage placide regardait dans le
vide. Seuls les tapotements nerveux produits par ses doigts sur la
surface laquée du bureau trahissaient le tempérament flegmatique
qu'il affichait.

— Eux aussi !? s'exclama l'agent qui m'avait accompagnée.

Le colosse se rendit compte de notre présence et répondit :

— Ils sont positifs au test. Et la p'tite dame ?

— Elle revient des États-Unis avec trois grandes boites en sa pos-
session, flagrant délit, quoi !

— Encore ces Américains ! En tout cas, elle ne risque pas de s'en
sortir.

— Oui, inspecteur !

L'inspecteur se retourna vers moi.

— Alors ma p'tite dame, dites-moi tout !

— Je les utilise à des fins créatives. En fait, je suis artiste peintre et je m'en sers pour peaufiner certains détails sur mes toiles. Mais je veille bien ensuite à m'en débarrasser en m'assurant qu'ils ne nuiront à personne.

— Vous saviez tout de même que ce produit est interdit en Europe depuis un bon moment ?

— Oui, mais enfin !

— Voyons voir si cette histoire de toile et de peinture tient bon... Amenez-moi un nouveau « C-détecteur + », intima-t-il à son secrétaire. Il introduisit un petit appareil dans mon oreille gauche, puis dans celle de droite.

— Positif ! s'écria-t-il d'un ton presque vainqueur. Hein ? Ce n'est pas que pour vos activités artistiques ! La p'tite dame a menti, répliqua-t-il sur un ton ironique et infantilisant.

Il me passa les menottes, m'invita à rejoindre la rangée de « criminels » et reprit sa place derrière son bureau méticuleusement rangé.

— Absence de cérumen dans les deux oreilles, dicta-t-il à l'agent qui rédigeait le PV.

L'inspecteur posa ses coudes sur le bureau, croisa ses longs doigts potelés sous son nez proéminent et nous dévisagea silencieusement pendant quelques minutes.

— Bon, bon, bon...

Il retroussa les manches de sa chemise, soigna la pilosité abondante de son avant-bras puis se leva d'un geste déterminé en rehaussant son pantalon. Il croisa les mains derrière son dos et se lança dans un discours à résonance solennelle dont il accentua exagérément certaines syllabes :

— Comme le veut la procéduuuure, et sans conviction aucune de ma paaaaart, je vais tout d'abord vous faire passer une vidéo qui montre les horreurs que des gens comme vous osent encore perpé-

trer contre cette humanité si fragile, en espérant que certains d'entre vous prendront conscience de la gravité de leurs actes et de l'abbomination de leurs agissements...

Pendant qu'il parlait, l'inspecteur marchait d'un pas lent et ferme en gardant la tête baissée. Et à chaque fois qu'il soulevait un pied du sol, il haussait machinalement ses sourcils en admiration de ses belles chaussures en cuir noir impeccablement cirées. Quand il passa près de moi, je réalisai à quel point ses mensurations étaient titanesques. Il aurait fallu abattre quatre agneaux, ou deux vachettes ou un buffle pour confectionner des chaussures pour ces énormes pieds !

La vidéo se mit en marche. Elle montra une plage paradisiaque avec de belles vagues bleu turquoise et des enfants gaillards qui jouent sur le sable doré. Les images se succédèrent ensuite à une plus grande allure, frôlant la surface de l'eau agitée. L'image s'arrêta sur une vue aérienne en trois dimensions présentant une marée noire. Des poissons morts flottaient sur la surface et des mouettes se débattaient pour libérer leurs ailes de cette matière noire pâteuse. Soudain, l'agent se redressa en se frottant les mains :

— Maintenant ! s'écria-t-il. Regardez-moi cette horreur !

La caméra s'écarta légèrement de ce paysage macabre, s'approcha de plus en plus de la surface de l'eau et fit un gros plan sur un coton-tige fugitif flottant à la lisière de la marée noire...

LA PAIX PREVIEN

FORGION

MAINTENANT
LA LIBERTÉ D'EXPRESSION
ENGENDRE LA PAIX

در اجزای



PAS LES TRACES DANS LA VIE
SANS L'INVENTION ISQUE DU
SAVOIR

SCIENCE

PAIX

Des lunettes pour aveugles

Mounia Bouzeghrane

« *Je vais me marier...* », annonça Alice à sa maman. « *Je quitte Sydney pour quelques milliers de miles.* » La maman d'Alice fondit en larmes. Alice, était une petite fille, fine, charmante, pleine de vie et heureuse. Elle vécut tout au long de sa jeunesse auprès d'une maman poule et d'un papa cool. D'une simplicité remarquable où la devise « liberté, égalité, fraternité, sérénité » était le fondement de leur foi. Comme toutes les petites filles, elle rêvait d'un prince charmant qui saurait l'aimer inconditionnellement, qui l'accepterait telle qu'elle était et qui la rendrait heureuse pour toute sa vie... George était venu à l'University of Sydney en extra-muros terminer sa spécialité de médecine. C'est dans les jardins de la fac qu'ils se sont connus. Comme dans un conte de fée, Alice vivait au pays des merveilles. Douceur, galanterie, générosité, mais aussi de belles paroles et de grandes promesses. Puis il repartit chez lui, elle le suivit. Ils se marièrent et eurent deux beaux enfants...

Dès leur mariage, les symptômes ne manquèrent pas d'apparaître. Conservatrice, la culture de George et son éducation avaient pris le dessus. Alice devait toujours lui dire où elle était, ce qu'elle faisait, au prétexte qu'il s'inquiétait pour elle. Elle devait aussi s'occuper de son foyer, de l'éducation des enfants. Il lui répétait sans cesse : « *Tu n'as pas besoin de travailler, ne te fatigue pas ma chérie. En tant que chef de famille, c'est de mon devoir et de ma responsabilité de te chérir. Tu ne manqueras de rien.* » Certainement elle ne manquait de rien sauf de dignité et de considération. « *Chef de famille ? Qui a décidé que tu étais le chef ?* », s'exclama-t-elle. Mais il semblerait que ce phénomène de hiérarchie fasse partie de la condition humaine, que même le postmodernisme ne déroge pas à cette règle. « *Mais au fond, devait-il s'occuper de moi comme un être puéril,*

immature et irresponsable ? Un prince charmant ?! Si faux, ses discours sont si faux que j'ai fini par m'y faire ! Je suis loin de mon conte de fée », s'attrista Alice.

Malgré l'éducation reçue, à l'opposé de ce canevas, et sans s'en rendre compte, Alice devenait sa domestique. Elle effectuait seule des besognes routinières : le ménage, la cuisine, les devoirs des enfants, leurs activités culturelles et sportives... En plus de cela, elle devait répondre aux caprices de George et se soumettre à ses principes. Elle était complètement assujettie à ses désirs et lui devait obéissance et allégeance. Elle se voyait contrainte à le servir ou à subir sa colère, une routine nauséuse. Alice n'était pas la seule victime. Ses enfants en pâtissaient aussi et ils vivaient tous sous des contraintes dramatiques... Dominée, bafouée, Alice voyait flou. Sans s'en rendre compte, Alice était devenue vulnérable. Dans cette conjoncture aux antipodes de son éducation, elle en devenait aveugle.

« Mais d'où vient cette idéologie de l'homme plus fort que la femme ? » songeait-elle. « Sans doute est-ce dû à un excès de testostérone ? Ce stéréotype masculin dont les répercussions sont désastreuses : celle du mâle à la libido exacerbée, naturellement irrépressible, qui a besoin d'un corps disponible pour s'épancher. Alors, c'est à la femme de se "voiler" et de devenir l'objet de son désir. »

« Mais enfin, nous ne sommes pas des animaux, nous ressemblons certes aux primates mais quand même, avec une intelligence qui nous différencie d'eux. Ne sommes-nous pas capables de contrôler nos pulsions ? Finalement, ne serait-ce pas lui, le maillon faible, l'âme sensible, fragile, instable... ? »

Des années passèrent. **Alice et George** avaient pris le temps de visiter quelques merveilles : mouillée sous les Chutes Niagara au Canada, du haut des **Pyramides de Gizeh en Égypte**, en priant dans le Taj Mahal en Inde, et dans la mosquée bleue d'Istanbul, se perdant dans le Grand Canyon aux États-Unis, sous les cocotiers

de Bora-Bora en Polynésie française, sous la chaleur du Sahara d'Afrique du Nord. Elle se promenait élégante dans le Colisée d'Italie, et n'hésitait pas à prendre son sac à dos pour découvrir la forêt amazonienne au Brésil l'année suivante. Son plus beau souvenir : les plages turquoises de Varadéro et les lions du Masai Mara au Kenya... et la liste n'est pas exhaustive. Alice au pays des merveilles passait des moments exotiques en compagnie d'un George « transformé ». Le prince charmant venu sur son cheval blanc sauver la princesse existait vraiment. Accompagnés de leurs deux enfants, ces voyages étaient un bon bol d'air frais qui leur permettait d'enterrer leurs différends et faire comme s'ils n'avaient jamais existé... elle oubliait ses corvées et ses contraintes. Elle était devenue amnésique. Rêveuse, elle s'évadait dans ces paysages à couper le souffle...

Mais... une fois de retour au bercail, c'était la tranquillité qui manquait. L'ambiance était souvent morose à la maison. Alice ne pouvait souffler que quand George était de garde. Lorsqu'il rentrait, il restait fidèle à ses principes machistes, tenace à ses idées. Immuable, il revendiquait haut et fort son idéologie. Entre les voyages et la vie quotidienne s'installait une véritable bipolarité pathologique. Lui parler ? Le raisonner ? Elle y avait mis tout son temps. Elle s'y était consacrée corps et âme mais en vain. Elle n'avait plus la prétention de pouvoir changer quelque chose. À chaque fois qu'Alice voulait comprendre d'où venaient les pensées narcissiques et irrationnelles de George, celui-ci lui répondait en toute simplicité : « *L'homme est plus fort que la femme, il est responsable d'elle, c'est même écrit dans les saintes écritures. C'est ainsi que nos pieux prédécesseurs ont fait et ils sont les détenteurs de la vérité.* »

George, comme beaucoup d'autres hommes et femmes dans ce monde, était convaincu que selon l'ordre divin, la femme doit obéir et se soumettre à son mari pour obtenir l'agrément de Dieu et ne pas encourir sa colère.

Rassasiée de ces discours indigestes, Alice cherchait une seule chose : retrouver sa liberté, son autonomie et sa dignité. Elle aspirait à vivre sa foi en harmonie avec le monde d'aujourd'hui et à retrouver l'essence du message de vie.

« Mais d'où vient cette mentalité primitive ?? » songeait-elle. *« Est-ce vraiment une question de création ? De volonté divine ? Une destinée préétablie ? Pourtant, Dieu a créé les gens d'une seule âme »*, lisait-elle dans l'un des passages des saintes écritures. *« L'être suprême, miséricordieux, clément et juste ne peut donner le pouvoir à l'un et mépriser l'autre »*, pensait-elle...

Les parents d'Alice avaient transmis à leur trois enfants les grandes valeurs universelles, les plus nobles des caractères, mais rien qui provenait de ces écrits... Elle n'était donc pas armée pour protester. Elle se sentait enchaînée et sans échappatoire. Cela ne pouvait durer : dix ans déjà, et de plus en plus des idées lui chauffaient l'esprit pour en finir. La situation stagnait. Sans aucune ressource, loin de ses proches, totalement désemparée et seule face à cette agonie interminable, Alice cachait au mieux son désarroi et son désespoir. Elle restait souriante avec les autres, serviable et généreuse, mais sa relation avec George se dégradait...

« Mon dieu, quel aveuglement a pu me conduire à accepter cette mise en scène, ne serait-ce qu'une fraction de seconde ? ! Probablement n'en étais-je pas consciente, restant en total déni et en plus complètement démunie ? »

Sensible à cette question d'équité, elle ne voulait pas éduquer ses enfants de cette manière. Elle imposa donc à son fils de partager à tour de rôle avec sa sœur cadette la vaisselle ; il devait ranger sa chambre et sortir les poubelles sans qu'elle ne le lui demande ; il devait préparer seul son petit déjeuner, apprendre à cuire des œufs... *« La seule issue pour changer cette mentalité, c'est de commencer par soi-même »*, pensait-elle. *« Abolir ces idées qui ont été trans-*

mises de génération en génération, raffinées par des penseurs et inconsciemment soutenues par nous-mêmes, femmes éduquées, à travers nos discours et nos comportements automatiques et instinctifs. Nous sommes blâmables pour les blocages auxquels nous assistons et que nous subissons. Va falloir que ça change... »

Alice décida alors de chercher les réponses dans cet héritage. Y trouver peut-être une réponse plus logique, plus juste. Elle se mit à lire, à s'instruire, à critiquer, à décrypter et à se réapproprier ces textes pour mieux les comprendre à la lumière de son époque, avec pour seule bouée de sauvetage la profondeur de sa foi, la sincérité de son engagement, la patience dans l'adversité et la résistance face à l'oppression... Après quelques années de dur labeur, de réflexion et de plongée dans les livres, baignée dans les conférences et les colloques, entourée d'universitaires, penseurs, philosophes et docteur en théologie... la lumière fut... « *Je vois plus clairement... pourquoi ne m'en étais-je pas aperçue plus tôt ? J'aurais dû changer mes lunettes depuis le début... C'est cette lecture littéraliste des textes qui a changé la profondeur du message... Certains vont lire les textes hors contexte, ils vont jusque rendre licite une fusillade d'innocents, prétendant avec cela rentrer au paradis. Quelle ABERRATION ! D'autres vont figer leur compréhension des textes à l'interprétation des savants anciens dont ni les coutumes, ni la vie, ne sont semblables à celles que nous vivons à notre époque. Un cocktail explosif entre religion et coutumes. C'est bien là, rendre ces textes dépassés, alors pourquoi les sacraliser ? Le contexte du monde a changé, on ne peut plus voir le monde d'aujourd'hui avec les lunettes du passé.* » Désormais, Alice est convaincue que pour réformer radicalement cette mentalité, les gens devraient faire un effort de relecture des textes, au risque de retomber dans la même cécité et engendrer des victimes.

Animée par tout cela, elle revint vers George. Cette fois-ci, elle était éclairée car elle avait retrouvé la vue. Révoltée, elle lui dit : « *Tu m'as manipulée durant toute ces années, tu m'as trompée avec ce mirage*

de pensées. Tu es influencé, comme d'autres, par des constructions et des interprétations biaisées des textes sacrés, des interprétations faites par des sociétés machistes qui établissent une discrimination à l'endroit des femmes, les renferment dans le rôle de servantes, soumises et dévalorisées. Rien de tout cela n'existe. C'est de la malhonnêteté intellectuelle à laquelle tu as cru. La femme n'est pas inférieure à l'homme. Médecin ? 13 ans d'études ? Où es ta logique, où es ton analyse, où es ton esprit critique ? Où es ta douceur ? Tu devrais commencer par te prescrire une bonne paire de lunettes. »

Déterminée, Alice affronta tous les défis pour faire de sa vision de la Femme libre et de l'égalité des sexes, une réalité. Aujourd'hui, les contraintes qui stigmatisaient Alice ont disparu. Un miracle auquel elle ne croyait plus. Très proche de ces textes, elle avait retrouvé son équilibre, elle croyait à cet être vivant arrivé à l'apogée d'une évolution des espèces conçue par un créateur. « *Si l'on a été élevé au plus haut rang des vivants par notre intelligence, on devrait alors user de celle-ci pour se rendre compte de notre reconnaissance devant le transcendant, notre respect envers la nature et les créatures et notre égalité envers nos congénères où seules les bonnes actions peuvent nous surpasser. »*

Quant à George, avec sa prescription de lunettes et le traitement de relecture, il est sur la voie de la guérison. Mais comme un gamin, tantôt il casse ses lunettes, tantôt il les perd et quand ça l'arrange il les oublie au travail. Alice lui interdit l'accès à la maison sans ses lunettes, lui rappelant à chaque fois la nécessité vitale de les porter à vie au risque d'une récurrence fatale.

Autrefois, elle était à la mode, elle avait une destinée
La femme devait la porter pour être reconnue et ne pas être violentée
Aujourd'hui, au lieu d'être protégée, la femme est agressée
Si cette mantille n'a plus la même finalité
Autant la dissimuler et rester réservée.





Tu dois changer...

Geraldine Catino

Je dois changer ? Pourquoi ? Changer quoi ? Changer moi ?

Je te laisse parler, me voilà sourde à ta voix.

J'ai changé tant de fois, pour plaire ou déplaire, par défi, par amour par haine ou par ennui.

Je dois changer ? La vie nous change chaque jour un peu plus et tu oublies.

Hier, te souviens-tu ? C'est déjà si loin.

Te souviens-tu des mots que tu as dits, ce que tu m'as fait promettre ?

« Surtout ne change pas, reste telle que tu es, garde ta folie, habite mes rêves chaque nuit,

tu es le garde-fou de mes certitudes, ne change jamais, promets-le moi »...

Et aujourd'hui, je devrais changer ? Changer quoi ? Mes départs, mes errances, mes silences, mes nuits blanches à guetter le jour ?

Tu as partagé mes errances et mes nuits, tu as bu au calice de ma vie, je t'ai emmené dans mon rêve et tu as rêvé. Je t'ai montré le chemin de ma liberté et tu m'as suivie.

Je me suis laissée capturer car tes yeux avaient la couleur de l'amour, ton corps celui du voyage, tes mains celui de l'absolu.

Aujourd'hui, tu m'ordonnes de changer, de devenir une femme douce et raisonnable.

Je ne t'ai jamais trompé ni menti, tu m'as prise telle que je suis, j'entends encore ta voix au creux de mon oreille me murmurer tout bas :

« surtout ne change pas. »

Je pourrais changer car il y a des jours où je suis fatiguée, où je me dis qu'il est plus simple de ressembler à ces fantômes qui déambulent dans la ville.

Change si tu veux, si tu as peur du temps, je te rends ta liberté que je n'ai jamais prise. Il y a bien quelque part quelqu'une qui s'impatiente de te rencontrer.

Mais moi, je suis désolée, je ne reviens jamais sur mes promesses. Le temps dessine mon visage mais glisse sur mon âme. Alors tant pis, je reste celle que je suis, ne t'en déplaie.





Picto-man

Fatiha Idrissi

Je m'ennuie...

Ma vie est devenue si routinière et ennuyeuse, à l'image d'un plat paysage sans reliefs ni rebondissements.

— Marc ! mon chéri, veux-tu sortir les poubelles s'il te plaît ?

— Oui ma chérie.

C'est cette même injonction que j'entends chaque soir venant de Julia, ma femme. Elle sait que je vais le faire mais elle doit me le rappeler chaque soir, à la même heure, avec les mêmes mots et sur le même ton.

Pourtant, j'aime ma Julia. Je l'aime comme au premier jour, enfin, un peu différemment peut-être, mais je l'aime toujours. Tendre et affectueuse, elle m'a offert la stabilité et la sérénité, elle est toujours aux petits soins pour moi et me gâte de ses petits plats délicieux. Elle est passionnée, sensuelle et généreuse, un peu grincheuse et colérique quand je l'agace... En un mot, je ne peux me passer d'elle.

Pourtant, quelque chose me manque...

Certains soirs, somnolant sur mon canapé, j'entends une voix enrouée et désincarnée qui résonne dans les cavités de mon mental engourdi, des gémissements et des supplications ambigus allant decrescendo pour disparaître dans mes profondeurs psychédéliques. J'avais toujours associé cette voix à l'image d'un petit bonhomme en pictogramme faisant l'équilibriste au-dessus d'une potence métallique à laquelle était suspendue une enseigne émaillée. La potence était accrochée à un mur autour duquel tout était sombre, alors que l'enseigne était marquée d'une inscription floue et illisible. Je ne comprenais pas à quoi cela pouvait bien rimer.

Mais un soir, la voix était grinçante et retentissante. Le petit bonhomme, désabusé et éreinté, m'a lancé un regard perçant, dédaigneux et triste. J'avais l'impression qu'il m'adressait un dernier appel avant de sauter dans l'abîme obscur et s'éteindre à jamais.

— Réveille-toi ! Oui toi le séducteur ! Cette Julia t'a asservi et t'a opprimé. Réveille-toi !

Insurge-toi ! Il est temps d'aller à la chasse, à la conquête...

J'ai eu le sursaut de la prise de conscience tardive ! Le petit bonhomme n'était autre que moi. MOI ! L'autre moi, celui que j'avais exclu de moi...

Justement, c'est ce qui me manquait, l'aventure ! je voulais vivre une nouvelle histoire, j'avais besoin de séduire et de prendre des risques, j'avais besoin d'une bonne dose d'adrénaline...

Mais comment faire ?

Un site de rencontre ! D'abord, c'est discret et puis, dans le monde virtuel, je pourrais m'inventer une nouvelle identité, je serais un homme célibataire, par exemple.

Trop risqué ! Julia et moi utilisons le même ordinateur et je risque de tomber facilement sur l'une de ses copines.

Et si je décidais de narguer cette voix tout simplement ? Après tout, j'ai choisi d'épouser Julia il y a six ans et j'avais fait l'impossible pour qu'elle accepte, maintenant, je dois assumer !

Trop tard ! Quelque chose en moi s'est disloqué. D'un air confiant et presque glorieux, le picto-man s'est mis à faire des pirouettes sur la potence métallique.

J'ai vraiment besoin de changement. J'ai besoin de raconter ma vie et mes moments de gloire à une belle jeune femme qui s'en émerveillera. J'ai besoin de voir l'admiration qu'elle éprouvera à la lueur de son regard. Mais en ai-je encore le pouvoir ?

Ce moment de doute m'ayant secoué, je me lève brusquement et me précipite vers le miroir de ma garde-robe. Dans le reflet, je vois

un homme élégant et grand de taille avec quelques rides aux coins des yeux. C'est évident ! Je n'ai plus la même silhouette d'il y a dix ans surtout avec ce gros ventre qui me précède ! Ah, les plats de ma chère Julia ! Elle nourrit bien mes réserves adipeuses, pourtant, elle est la première à s'en plaindre. Je lui en veux vraiment pour ça !

Mon corps a certes changé, mais je me trouve encore séduisant avec mes yeux bleus, mon sourire charmeur et ces quelques mèches grisonnantes qui me rajoutent un charme fou. Mon potentiel de séduction est indéniable et je pourrai faire tomber la plus récalcitrante des nanas !

Je sors les poubelles et retourne à ma place sur le canapé du salon. Je commence alors mon rituel de zapping télé, j'aimerais bien regarder un film de séduction, d'intrigue ou de trahison.

Merde ! suis-je entrain de trahir Julia ?

Non non non ! Juste une petite aventure ; mon cœur, quant à lui, lui restera dévoué et intact, rien que pour elle...

C'est quand même perfide, je l'avoue !

Soudain me vient une idée de génie : UNE EX ! L'avantage avec une ex, c'est qu'on la connaît déjà ! On connaît son histoire et surtout ses faiblesses. Je me souviens d'une femme que j'avais fréquentée quelque temps avant de rencontrer Julia. On avait vécu une passion fougueuse, mais elle n'était pas prête à s'engager dans une vraie relation. Elle était un peu folle, cocasse et insouciante, et dès qu'elle a su pour Julia elle m'a quitté sans aucun regret.

Je me souviens de son parfum épicé mélangé à l'odeur de sa cigarette, de ses sous-vêtements séduisants et décalés, mais pas de son prénom ! Un autre détail, plus pertinent, me revient : elle portait une chaîne avec un pendentif en lettre E. Je prends mon smartphone et fais défiler frénétiquement la liste des contacts et, grâce aux miracles de la technologie numérique, j'ai pu la retrouver, Émilie ! Eurêka !

Pendant que j'étais occupé à confectionner mes stratagèmes, Julia

devait être en cuisine. Cependant, sa présence dans le salon m'a ramené à la réalité. Elle était juste là, figée à quelques mètres de moi. Je la regarde discrètement du coin de l'œil, j'ai l'impression qu'elle m'observe. Peut-elle entendre mes monologues tumultueux ?

Je suis terrifié à l'idée qu'elle découvre ce que je suis en train de tramer. J'ai pensé alors me retourner et lui dire quelque chose, n'importe quoi, juste pour sonder sa température, mais je me sens incapable de bouger ni de proférer le moindre son. À cet instant de mon existence, Émilie est déjà devenue une obsession. Il faut absolument que je la vois ! Je veux effleurer sa peau, lui raconter mes aventures et entendre ses rires joyeux. Je crépite d'impatience et me délecte rien qu'en imaginant... Je dois la contacter, maintenant !

Julia s'éloigne doucement mais son regard continue à me percer. Je me sens menacé, je dois user d'un subterfuge. Je prends la télécommande de ma main gauche feignant de chercher un programme à la télé afin de camoufler le mouvement agile de mon pouce droit sur le clavier de mon smart-phone :

— Émilie ?

Mon cœur bat la chamade. Va-t-elle répondre ? A-t-elle gardé le même numéro ?

— Oui, c'est qui ?

À la lecture de son sms, je n'ai pas pu m'empêcher de rebondir, mes doigts tremblant d'excitation. Je sens déjà une montée d'adrénaline et la présence de Julia en a fait une poussée. Elle s'est éloignée, mais continue à m'observer, immobile à l'entrée de la cuisine. Mais que lui arrive-t-il ? Et à quoi peut-elle bien penser ?

Peu importe, je dois répondre à Émilie :

— C'est moi, Marc

— Marc ? Les pralines ? TGV vers Paris ?

Je suis flatté. Elle se souvient bien de moi et de notre rencontre !

— Oui, c'est bien moi.

— Et ?

— Peut-on se voir ?

— Mais ça fait longtemps...

— Oui, mais je n'ai jamais réussi à t'oublier.

Encore un coup de génie ! Les ex croient naïvement ce genre de bobards. Elles adorent les anecdotes fantaisistes qui font d'elles des créatures extraordinaires et inoubliables, et elles peuvent gober n'importe quoi dès lors qu'on leur accorde un peu de valeur. Je suis convaincu que cette déclaration a bien titillé son égo et qu'elle ne va pas tarder à succomber. J'espère juste qu'elle est seule, cette coquine.

— Puis-je t'appeler ? Es-tu seule ?

— Oui...

Youpiiiii ! s'est écrié le picto-man.

Julia a regagné sa cuisine et le son nerveux émis par ses casseroles m'a révélé qu'elle s'est enfin attelée à préparer le dîner. Ouf !

— Julia ! En attendant que le dîner soit prêt, je vais promener Wiky.

Sans réponse de sa part, je décide de la rejoindre dans la cuisine alors qu'elle est occupée à remuer sa poêlée qui dégage d'appétissants effluves épicés.

— Je vais promener Wiky en attendant le dîner.

Elle est restée de marbre, sans même se rendre compte de ma présence. Je pose ma main sur son épaule :

— Julia, ma chérie, qu'est-ce que tu as ? Je te parle.

Elle se ressaisit, se retourne lentement et me fixe droit dans les yeux :

— Il est temps que tu t'en ailles, je veux rester seule !*

* Si vous voulez savoir à quoi pensait Julia et si elle a compris ce qu'il tramait, veuillez lire « Le sac », texte de Fatiha Idrissi, paru dans *émOTions*, premier recueil du Collectif Des Encres d'Elles, ScriptaLinea, 2018, www.collectifsdecrets.org

Un effondrement profond. C'est ce que j'ai senti en mon for intérieur. Mon enveloppe corporelle en a contenu l'amplitude et mes entrailles se sont tordues en en absorbant la déflagration...

L'inscription sur l'enseigne émaillée est devenue nette : « LOSER ! »

La potence a ensuite disparu dans un brouillard opaque qui a progressivement englouti le picto-man sur un air de « marche funèbre ».



Anicroche

Marie-Neige Glanard

De retour du Conservatoire, Lisa fit un crochet par le supermarché le plus proche. Son estomac commençait à gargouiller et son frigidaire à la maison frisait le vide sidéral. Il lui fallait quelques nutriments à se mettre sous la dent. Elle n'avait pas encore toutes ses marques dans cette ville où elle venait à peine d'emménager. Pressée, elle se dirigea directement vers les rayons, sans prendre de panier. Elle retenait tant bien que mal, au passage, avec ses deux longues mains de pianiste, les articles choisis. De la main droite, elle serrait précieusement la farde où les feuillets manuscrits de sa partition étaient glissés, et de l'autre, elle s'efforçait de contenir son forfait de marchandises.

Elle se débrouillait plutôt bien jusqu'au moment où, par un geste inopiné, sa prise lui échappa des deux mains. Avec son piano, c'était autre chose, il ne la lâchait jamais. Dès qu'elle se mettait à faire ses gammes, ses doigts étaient en pays de reconnaissance. Ils évoluaient en toute aisance sur les touches noires et blanches du clavier, les deux mains à l'ouvrage au rythme des notes synchronisées. Elle faisait corps avec son instrument de musique. Ici, « catastrophe », s'exclama-t-elle, rougissant comme une tomate, quand elle vit feuilles et courses virevolter pour s'éparpiller sur le sol. Mais déjà, une personne tout près d'elle, témoin de la scène, se pencha pour les ramasser et lui rendre le tout recomposé. « Quelle gentillesse », pensa-t-elle, en lui adressant un sourire reconnaissant. Cependant, très vite, elle constata qu'un feuillet manquait à sa partition. À sa recherche, elle se retourna et l'aperçut disparaître en une fraction de seconde sous les grosses semelles d'un autre client, moins avenant. En effet, ce dernier, sous la foulée d'un pas vigoureux et lourd, piétinait l'*Allegro* a contrario dans une humeur ravageuse.

Puis, s'en saisissant, il froissa la pièce musicale et la projeta en boule dans le décor. Méthode pour le moins expéditive, se dit Lisa qui l'avait observé en silence sans intervenir. Agacée, elle attendit qu'il s'éloigne pour récupérer son morceau quelque peu amoché. Après ce vol plané, il avait atterri dans le rayon des fromages bien corsés à pâte molle. Autant dire que c'était l'envers du décor pour ces notes inscrites sur leurs horizontales portées.

Avec son *Allegro* « rescapé des vicissitudes de la vie », elle s'achemina vers la caisse pour régler ses achats. Elle se surprit à lui ajouter un nouveau rôle, un ton plus grave. Ce n'était quand même pas la marche funèbre, un léger contrepoint tout au plus. Sa file avançait vite et Lisa se retrouva juste à côté de celle de cet énergumène de tout à l'heure. Il poussait de ses mains gantées de daim, la barre d'un chariot flamboyant débordant de viande rouge, rien d'autre. À quel festin vorace allait-il se livrer ou quels fauves nourrissait-il ? Lui-même paraissait sanguin. Il dégageait de la fumée toxique à chaque mouvement d'impatience. À ses côtés, un gamin filiforme, presque invisible, s'accrochait à lui. Son enfant, peut-être ?

Lisa ne s'en souciait plus. Son tour était arrivé, elle serait vite dehors à croquer dans sa pomme verte et reprendre le cours de sa vie mélodieuse et détachée des contingences matérielles. Mais quelque chose la retenait sur place. Cet enfant frêle, peut-être, à la peau laiteuse et collé à lui, aux antipodes de l'apparence gargantuesque de son accompagnateur ? Elle traîna un peu dans les parages, le temps que Carnivore sorte. Elle le vit alors de face. La quarantaine, pas laid, fallait l'admettre, bien qu'un peu trop en chair et sourcilleux. Elle se mit à siffloter son *Allegro* brut. Le gaillard avait l'ouïe fine car il tourna la tête vers elle. Elle regarda ses rangers qui avaient laissé une empreinte terreuse sur sa partition. L'oreille valait mieux qu'un pied, pensa-t-elle pour son art à elle. Hormis cet échange furtif et minimaliste, plutôt transversal, le contact en était resté là.

L'enfant, quant à lui, n'avait manifesté aucune émotion, lové dans son cocon comme dans une capsule interstellaire à des années-lumière du plan terrestre. Ils poursuivirent leur chemin en direction

du sous-sol du parking tandis que Lisa, elle, se dirigea vers la bouche de Métro de la galerie.

Arrivée chez elle, Lisa se précipita vers son piano et s'essaya à sa nouvelle composition. Elle pressentait que quelque chose avait changé. Son impression se confirmait. Envolé, ce sentiment de fierté ressenti ce matin même, au Conservatoire, en mettant la note finale sur sa partition. Ce soir, le morceau lui paraissait fade et sans entrain avec des répétitions ennuyeuses. Sa joie avait déperî et ne l'entraînait plus, d'elle-même, dans le mouvement. Autant y renoncer pour le moment, quitte à choisir un autre tempo tonitruant. La mésaventure du supermarché avait réveillé en elle un désir qui altérerait son inspiration initiale. Il suffit parfois d'un rien pour déranger nos certitudes, à moins que ce ne soit justement « un air de rien », qui soit « un air de tout » touchant quelque point viscéral en nous, jusqu'alors en sourdine. Une sensibilité enfouie qui se réveille ?

Elle prit la partition froissée de l'œuvre, désormais plombée par l'empreinte indélébile de l'inconnu, et décida de la recomposer dans un futur proche. Après tout, cet incident, résultant de sa maladresse initiale, avait mis sur orbite une autre dimension. Elle se promit de changer la tonalité générale de son *Allegro* mineur en un *Adagio* majeur et opérant. Elle entrouvrirait ce qu'elle désigna comme sa diagonale créative.

Puis, lassée, elle referma le couvercle de son piano, le renvoyant au silence de ses cordes. Elle se rappela qu'elle avait faim et fila à la cuisine. Elle dévora un plat bio tout préparé, réchauffé au micro-ondes.



Omerta

Geraldine Catino

Son âge ? Vous voulez connaître son âge ? Alors, je vais vous raconter une histoire.

Fermez les yeux ou alors vite, prenez votre imaginaire, je suis pressée.

Je n'ai pas de temps à perdre avec les retardataires.

Il était une femme, non je me suis trompée, il était une fois une FEMME.

Comme beaucoup de femmes, elle a grandi dans le silence et les non-dits,

ces mots qu'on étouffe à moins que ce ne soient des cris.

Elle ne s'est jamais bouché les oreilles, elle n'a jamais crié.

Son silence était le poing qui cognait le bourreau
et à force de temps et d'insolence, elle l'a mis KO.

Elle vit sa vie aujourd'hui, elle est belle et vous sourit.

Son regard vous rappelle qu'il y a des femmes
qu'on assassine pour un non pour un oui.

Puis il y a les autres, comme elle, qui sont mortes dans leur têtes,
que l'on bouscule et qui s'excusent, qui ont peur
mais vous regardent droit dans les yeux lorsque elles vous sourient.
Elles sont flamboyantes, ces robots bien huilés, pour que rien n'apparaisse.

Mais au pas de la porte du geôlier, les yeux rivés au sol, courbées,
la peur fait chanceler leur mémoire et efface un instant ces mots qui assassinent...

« stupide, folle, idiote, nulle, tu devrais avoir honte de vivre »...

Ces mots que personne n'entend...

Elle a l'âge des femmes que personne ne défend.

Il paraît qu'on a changé la loi. Laquelle ? Celle de l'omerta ?

La voie Pénélope ou réminiscences inversées d'un poème*

Marie-Neige Glanard

Malheureuse qui, comme Pénélope, n'a pas fait un beau voyage et a dû attendre, à Ithaque, le retour d'Ulysse, parti à la guerre de Troie récupérer la belle Hélène ravie par le fougueux Pâris.

Malheureuse qui, comme Pénélope, a été privée de son époux tous les jours qui se levaient et toutes les nuits qui retombaient sur la couche nuptiale taillée à même l'olivier de la paix, laissant une place vide et convoitée par d'ambitieux prétendants dénués d'esprit.

Patiente qui, comme Pénélope, s'est retrouvée confinée à demeure dans cette île paradisiaque de la Mer Ionienne, transformée par la longue attente en Isoleir magistral, tandis qu'Ulysse sillonnait les vastes océans, le vent en poupe.

Heureuse et forte qui, comme Pénélope, veille doublement sur Télémaque, l'enfant chéri de leur union, grandissant au fil de l'absence, mais bercé du nom du père et dont le regard porte sur l'horizon de tous les possibles.

Inventive et constante qui, comme Pénélope, trouve des stratagèmes infaillibles pour différer l'échéance de son remariage, voulu par son père contre sa volonté de femme éprouvée.

Avisée qui, comme Pénélope, garda en mémoire les actes et paroles enflammés d'Ulysse pour le reconnaître le jour J, après tant d'années d'éloignement face à leurs corps devenus étrangers l'un à l'autre.

Libre qui, comme Pénélope, aura résisté au poids de son histoire et entamera aguerrie un nouveau cycle dans son existence.

Voyageuse qui, comme Pénélope, franchira le perron de sa porte pour échapper à son destin statique de femme antique et voguera, à sa guise, sur la mappemonde.

* « Heureux qui, comme Ulysse » de Joachim Du Bellay



Qui sont-elles ?

Mounia Bouzegrane

Observations, hypothèses, essais, résultats, exactitudes. Cartésienne dans l'âme... Jusqu'à ce que je découvre la plume : un joli crayon plein de couleurs pour écrire les plus belles pages de nos expériences.

Un besoin avant d'être une envie,
Un besoin viscéral,
L'inspiration venant d'une résilience,
Oser s'exposer,
Une force émotionnelle,
Une énergie créative,
Super, ça coule de source,
La plume s'exprime,
La joie, le plaisir d'écrire et de se lire
Ça y est ! Il est là, le bébé est né,
Une délivrance...
Je peux maintenant recommencer...

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, je prends une plume de hibou et me met à écrire sur le dos du ciel des petits récits peuplés d'étoiles de mers, de tigres fabuleux, de grandes et de petites Ourses, de feuilles mortes qui crient leur peine, d'hommes et de femmes aux destins bizarres.

Geraldine Catino

Après avoir voyagé parmi les nuits de mes souvenirs,
me voilà itinérante entre rêve et réalité.

Je vole des mots que j'écris,
je les libère dans d'autres phrases,
qui deviennent des images.

Les mots que j'ai lus ont enrichi mes rêves,
je rêve de nouveaux mots
que je vole au rêve...

Marie-Neige Glanard

Pour écrire, elle met son grain de sel d'imagination et un pigment
bleu d'infini ; qu'il s'agisse de créer un univers, une ambiance, ou
une simple parenthèse dans le tumulte du temps qui passe.

Naëlle Haddadi

J'aime le vent qui souffle, car il emporte avec lui tous les maux qui
me touchent et cela me permet de rester celle que je suis, Niya
comme m'appellent certain-e-s.

Fatiha Idrissi

Libre comme l'air.

Une brise rafraîchissante, d'une douceur apaisante,
ou une tempête puissante à l'issue déconcertante ?

Sereine et effervescente, ainsi est ma plume, ma nature changeante.



Accorder un espace dans notre compilation aux lieux et associations traversés est une façon de les mettre en valeur, de les rendre (encore) plus visibles et de les remercier de leur accueil.

L'Espace Kessels – Schaerbeek

www.schaerbeek.be/fr/content/espace-kessels

L'Espace Kessels est un lieu de proximité géré par la commune de Schaerbeek. Son objectif est de promouvoir et développer le lien social entre les habitants·e·s.

Ayant hébergé anciennement les bains de Schaerbeek, c'est devenu un espace ouvert vert, maintenu par un collectif d'habitants·e·s qui y organise la fête des voisins. L'Espace Kessels accueille un potager, une ruche et un espace pour la collecte du compost. Un projet de potager et de permaculture à destination des enfants du quartier est en cours.

Les écrivantes se sont rencontrées en tout début de parcours dans ce lieu calme et vert, propice à la construction de liens, aux échanges et à la réflexion.

Entr'âges – Anderlecht

www.entrages.be

Entr'âges est une association dont la mission est de favoriser les liens entre les générations dans une dynamique de solidarité et de réciprocité à travers des projets et des activités intergénérationnels, mais aussi par un travail d'information, de formation et de sensibilisation à propos de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons.

L'association a eu le plaisir d'accueillir chaleureusement le deuxième parcours du collectif et a inspiré et sensibilisé les écrivantes aux questions liées à l'âgisme et aux stéréotypes liés à l'âge, inscrivant ces thématiques dans leurs réflexions et échanges à propos du changement.



ENTR'AGES

La Boutique culturelle – Anderlecht

www.boutiqueculturelle.be

Fondée en 1993 et située au cœur du quartier Cureghem à Anderlecht, la *Boutique culturelle* a pour but de promouvoir la cohésion sociale et le dialogue interculturel. Elle est un espace carrefour où se créent des rencontres entre des personnes et des groupes de cultures, d'âges, d'habitudes de vie, de rêves et de projets les plus variés possibles, et où sont valorisées des initiatives constructives qui contribuent à une vie de qualité et à la construction d'un devenir commun, qui répond au défi du vivre-ensemble dans un monde où les flux migratoires sont de plus en plus importants.

Convaincue que la culture renforce la solidarité et crée du lien social, la Boutique organise des activités socio-artistiques et culturelles afin de susciter et soutenir les rencontres entre différents groupes sociaux et culturels présents à Cureghem. Elle met ainsi en valeur la créativité des personnes et des associations proposant des démarches constructives qui suscitent le questionnement. Les réalisations novatrices et créatives, les pratiques artistiques et culturelles en tant qu'expression des identités, des idées, des rêves, des conceptions, des aspirations et des besoins, sont vecteurs de dynamisme et de vitalité pour un individu, un groupe, un quartier, une ville.

Dans le cadre de la Soirée poésie organisée par la Boutique Culturelle le 20 décembre 2020, le Collectif Des Encre d'Elles a eu le plaisir de lire en avant-première quelques textes de son recueil *Révolutions saturniennes* abordant l'injonction « Tu dois changer ! » Une manière pacifique de faire résistance et de pratiquer une forme de désobéissance civile.



Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...

Le collectif a participé à l'émission de ScriptaLinea « Des livres pour dire », pour partager l'expérience de son deuxième parcours.



Radio Panik – Molenbeek-Saint-Jean

www.radiopanik.org/emissions/radio-maritime/

Le collectif s'est également exprimé sur les ondes de *Radio Maritime*, l'émission locale du Quartier Maritime.

Radio Panik est une radio libre qui se définit comme radio associative d'expression et de création et comme radio multi- et interculturelle. Elle a été créée en 1983 à l'initiative d'un groupe de personnes militant contre le racisme et pour les droits de l'homme.

Ayant occupé successivement plusieurs adresses à Saint-Josse et à Schaerbeek, Radio Panik a su concilier actualité locale et internationale, information et création, en ouvrant aux diverses communautés qui font de Bruxelles un véritable carrefour culturel, un espace « sans frontières », ouvert à l'expression de « voix parallèles » qui invitent à entendre, entre les ondes, un autre son de cloche.



PointCulture – Bruxelles-Ville

www.pointculture.be

L'activité principale de *PointCulture* (ex-Médiathèque, ex-Discothèque Nationale de Belgique) fondée en 1953, était centrée jusqu'en 2010, sur la constitution de collections audiovisuelles et le prêt de médias. La vocation de PointCulture est de créer un lieu de réflexion pluriel et participatif où les publics s'approprient l'art et la culture, critiquent, se rejoignent, expérimentent et questionnent leur propre relation à l'art et explorent les problématiques qui animent la vie sociale.

C'est en ce lieu que le collectif a clôturé son deuxième parcours le 25 janvier 2020 en offrant au public une lecture d'extraits de *Révolutions saturniennes*.



Remerciements

Le Collectif Des Encre

s d'Elles remercie Entr'âges pour avoir été à l'initiative de sa création et pour le soutien apporté à son bon déroulement. Un merci tout particulier est adressé à Fatiha Idrissi qui, en tant que membre fondatrice du collectif, s'est lancée dans l'aventure de la co-animation du deuxième parcours du collectif.

Merci également à l'Espace Kessels (Schaerbeek) et à la Boutique culturelle d'Anderlecht pour avoir accueilli le collectif dans un environnement créatif et inspirant, ainsi qu'à l'aisbl ScriptaLinea pour son aide précieuse et ses judicieux conseils.

Le Collectif Des Encre

s d'Elles remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

Le Collectif Des Encre

s d'Elles et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Isabelle De Vriendt pour sa relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Robin Lejeune pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

Entr'âges et ScriptaLinea remercient la Fédération Wallonie-Bruxelles et la COCOF pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet, ainsi que la Commune d'Uccle pour le soutien logistique qu'elle apporte à ScriptaLinea.

Des extraits du recueil *Révolutions saturniennes* ont été présentés à l'émission « Des Livres pour dire » de ScriptaLinea le 19 décembre 2019, sur Radio Air Libre, lors de la Soirée poésie organisée par la Boutique culturelle le 20 décembre, et sur les ondes de Radio Maritime/Radio Panik le 16 janvier 2020. La lecture publique de clôture du parcours a eu lieu le 25 janvier 2020 au PointCulture à Bruxelles.



Un projet de ScriptaLinea aisbl et Entr'âges asbl
Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française et de la Commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

La photo de la couverture, les photos et les illustrations reprises dans la compilation ont été réalisées par les membres du Collectif Des Encres d'Elles.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrets.org
et sur www.entrages.be

D/2020/13.013/2

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

